

adngaleria

c/ Mallorca, 205

08036 Barcelona

T. (+34) 93 451 0064

info@adngaleria.com

www.adngaleria.com

Abdelkader Benchamma

Texts and press

Suisse

CARTE BLANCHE AU PRIX MARCEL-DUCHAMP 2024

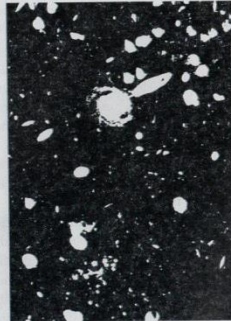
En partenariat avec l'Adiaf (Association pour la diffusion internationale de l'art français), *The Art Newspaper Édition française* expose sur le stand A35 du Salon Art Genève 2025 les nommés du prix Marcel-Duchamp 2024 : Abdelkader Benchamma, Gaëlle Choisne (lauréate), Angela Detanico/Rafael Lain et Noémie Goudal. Ils proposent, dans ce numéro, une intervention exceptionnelle sous la forme d'un portfolio spécial.



Gaëlle Choisne, *Talisman pour le mojo*, 2024, image et pastel gras numérique, tirée de la vidéo super 8 numérisée *Permanent state of living - Love letter to Lasiren*.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Air de Paris



Abdelkader Benchamma, *Engramme - Marabout (détail)*, 2019-2024, encre, graphite et collage sur papier marouffé sur toile.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Templon, Paris, Bruxelles et New York



Angela Detanico et Rafael Lain, *Flowering of Light*, 2024, capture vidéo.
Courtesy des artistes et de la galerie Martine Aboucaya



Noémie Goudal, *Supra Strata*, 2024, photographie du film.
Courtesy de l'artiste et de la galerie Edel Assanti

EN REVENANT DE L'EXPO !

Chroniques et billets d'humeur

Par Jean-Luc Cougy : 8 août 2024

Abdelkader Benchamma – « Différents souvenirs de la matière » à la galerie Chantiers BoiteNoire



Abdelkader Benchamma - « Différents souvenirs de la matière » à la galerie Chantiers BoiteNoire

Jusqu'au 6 juillet prochain, **Abdelkader Benchamma** présente « *Différents souvenirs de la matière* » à la **galerie Chantiers BoiteNoire** qui expose régulièrement son travail depuis 2006.

Le texte d'introduction annonce ainsi cette nouvelle collaboration entre l'artiste et **Christian Laune** : « *Différents souvenirs de la matière, propose un voyage étrange en quête d'une matière mystérieuse, fulgurante et en perpétuelle transformation. Un voyage qui revisite presque vingt années de dessins.*

Cette grammaire modelée depuis longtemps par Abdelkader Benchamma se nourrit de littérature, de philosophie, d'astrophysique, de réflexions ésotériques, elle met en œuvre des scénarios visuels qui questionnent notre rapport au réel sondant les frontières avec l'invisible »

Comme le souligne le galeriste, l'accrochage complice imaginé par les deux hommes « *souhaite offrir un point de vue singulier et unique sur une œuvre aujourd'hui en pleine maturité* ». Cette ambition semble particulièrement opportune quelques semaines après la nomination d'**Abdelkader Benchamma** parmi les **quatre finalistes pour le Prix Marcel Duchamp 2024** qui sera décerné en octobre prochain.

« *Différents souvenirs de la matière* » surprendra sans doute celles et ceux qui s'attendent à découvrir une nouvelle installation qui s'appuie sur de vastes dessins muraux...

En effet, l'exposition imaginée avec **Christian Laune** s'apparente plutôt à un accrochage d'atelier. Sans être rétrospective, la sélection des dessins revient sur presque vingt ans de collaboration avec des œuvres de 2006 à 2024. Rappelons que la galerie montpelliéraine a exposé **Abdelkader Benchamma** une première fois en 2006 avec *Entre-deux* et la dernière fois en 2019 avec les deux remarquables volets de *La rumeur des cercles*. Entre-temps, **Christian Laune** a présenté les dessins de l'artiste en 2009 dans *The apparent stability of things*, l'année suivante avec *La ligne de base du hasard* et en 2013 pour *Le rayon bleu*.



Abdelkader Benchamma – « *Différents souvenirs de la matière* » à la galerie Chantiers BoiteNoire

À l'opposé des installations « spectaculaires » que **Benchamma** a pu montrer depuis « *Le Soleil comme une plaque d'argent mat* » au Carré Sainte-Anne en 2013 jusqu'au « *Rayon fossile* » à la Collection Lambert à l'hiver 2021/2022, en passant par New York, Dubai, la biennale de Sharjah, le Centquatre, le Collège des Bernardins, ou la galerie Templon, « *Différents souvenirs de la matière* » propose une rencontre plus « intime » et le partage de souvenirs.

L'impression d'un accrochage d'atelier est renforcée par le choix d'exposer de nombreux dessins décadrés, épinglés directement sur le mur tels qu'ils pourraient être vus dans le studio de l'artiste. Cette présentation permet d'apprécier l'aisance, la diversité et la finesse des différentes pratiques artistiques mise en œuvre (encre sur papier ou sur photogravures, fusain, marqueurs et feutres parfois enrichis en cuivre, en zinc, en aluminium ou encore peinture à base d'alcool dans de subtils dégradés...)

« *Différents souvenirs de la matière* » permet d'apprécier à la fois le chemin parcouru, la place essentielle du livre et de la littérature et la cohérence d'une démarche que l'artiste résumait ainsi dans un entretien avec Stéphane Ibars pour le catalogue qui accompagnait le « *Rayon fossile* » :

« J'ai toujours été captivé par ce moment où le réel semble se tordre, vaciller, se fissurer, pour laisser émerger une autre réalité, une autre perception. Il peut s'agir d'une hallucination, d'un miracle, d'une projection, consciente ou inconsciente, d'une croyance, d'une vision. Ce moment-là, très spécial, poétique et vertigineux, m'intéresse tout autant que ses multiples et infinies interprétations. Il parle de ce besoin immémorial de croire, ancré en nous par le biais du récit. Que ce soit dans la science, les religions, les extra-terrestres ou les théories du complot. Cet espace où le réel peut tout d'un coup embrasser d'autres croyances, qu'elles soient religieuses, spirituelles, ancestrales. C'est la partie visible d'un vaste iceberg aux ramifications infinies. Cela a toujours été présent en moi, mais je ne savais comment le mettre en scène dans mes dessins sans perdre une certaine poésie ».

L'exposition emprunte son titre à une encre sur papier de 2008 qu'accompagnent quatre feuilles de 2006 où pour **Christian Laune** « *de grands personnages isolés, parfois siamois, tel des monsieur K sorti d'un Kafka, se débattent face à une menace sourde* »...

Dans ce dessin, on voit dans les bras d'un personnage à la ligne claire une masse qui se transforme au-dessus de sa tête en une matière graphique qui engendrera les formes qui suivront... Lors de la conversation déjà citée, **Benchamma** explique :

« Je me rends compte que mes dessins sont souvent parcourus par une force qui existerait en "habitant" certaines matières très différentes. Quelle est cette force, et pourquoi ? Je ne sais pas. En revisitant mes dessins plus anciens pour cette exposition, sur une période de quinze ans environ, j'ai compris que soit cette force se matérialise de manière très sculpturale, avec un rapport à la gravité terrestre – on peut voir des coulures qui rappellent la lave pour certains, des protubérances qui pousseraient partout, dans des espaces domestiques ou dans des paysages -, soit c'est une force aérienne, diffuse, céleste, presque imperceptible, à la limite de l'évanescence et de l'apparition, puis de la disparition. Cette force crée inlassablement de nouvelles matières, des combinaisons inattendues, des transformations incessantes... »

En entrant à droite, on découvre un premier dessin (*Sans titre*, 2015) qui semble proche de la série des « *Sculptures* » qui ont été exposées pour la première fois à la **galerie Chantiers BoiteNoire** et qui ouvraient le parcours de « *Rayon fossile* » à la Collection Lambert.



Abdelkader Benchamma - Pareidolie #1, 2014 - « Différents souvenirs de la matière » à la galerie Chantiers BoiteNoire

Dans l'axe de la grande salle, un grand diptyque (*Pareidolie #1*, 2014) fait face à un dessin de 2023 (*Arbre*) proposant ainsi un raccourci saisissant et éclairant de ces « **Différents souvenirs de la matière** »...

Le diptyque de 2014 précède un ensemble d'une douzaine de dessins directement épinglés sur le mur. On y reconnaît entre autres l'intérêt de l'artiste pour la littérature ufologique. Trois feuilles de la série « *Blue Beam* » de 2012 évoquent naturellement l'exposition *Le rayon bleu* en 2013 et *Détonation* (2009) rappelle *The apparent stability of things* présenté par Christian Laune en 2009. Des œuvres de 2015, 2018 et 2020 paraissent les prolonger.

Dans sa discussion avec Stéphane Ibars, **Abdelkader Benchamma** raconte :

« Je ne sais plus comment j'ai découvert les photographies relatant cette histoire. Elles étaient incroyables. Elles ressemblaient déjà à des dessins charbonneux, des fusains. On y voyait le dôme d'une église en Égypte, avec au-dessus une forme ectoplasmique, évanescence en train de se déplacer dans le ciel. Comme nous le disions, on voit par reconnaissance et également par projection. De nombreuses personnes ont tout de suite pensé voir une silhouette rappelant la Vierge. D'autres, uniquement une lumière. Quoi qu'il en soit, des milliers de personnes se sont rassemblées tous les soirs, pendant des mois, des personnes de toutes confessions et de toutes croyances, pour observer ces lumières. C'est ce moment dont je parlais : le réel semble vaciller, quelque chose apparaît ou disparaît, et le cerveau propose immédiatement des séries d'images ou d'arguments pour tenter d'expliquer ce trouble, et personne ne voit jamais la même chose. Le cerveau déteste ce qui n'a pas de forme, il tente tout de suite d'en proposer une, en même temps qu'une explication rationnelle. C'est la paréidolie. Ce moment-là est très proche de l'acte de dessiner : une vision mentale et des tentatives, toujours incomplètes, de rendre compte de cette vision. Une sorte de portrait-robot psychique, qui se ferait à partir des histoires et des images héritées de chacun ».

Un peu plus loin deux dessins de la série « *Habitus* » de 2014 accompagnent une illustration ancienne de la Divine Comédie par Gustave Doré rehaussé par l'artiste en 2018. Elle évoque la série « *Le soleil comme une plaque d'argent* » que l'on avait découverte en 2013 à la galerie Saint-Séverin avant de la retrouver au Carré Sainte-Anne à Montpellier et à la galerie Chantiers BoiteNoire. Dans cette œuvre trois anges sont confrontés à un monolithe noir, motif également récurrent dans certaines œuvres, sans doute un écho aux nouvelles de Arthur C. Clarke et au *2001 : A Space Odyssey* de Kubrick...

Dans sa conversation avec Thomas Lévy-Lasne pour un épisode de sa série *Les apparences*, **Abdelkader Benchamma** explique que cette série est née de la découverte sur internet d'une image « photoshopée » à propos de prétendus miracles coraniques où les arbres écrivent « il n'y a qu'un seul Dieu » en arabe. L'image, raconte-t-il, « m'a assez touchée parce que ça me rappelait aussi des images plutôt religieuses et assez naïves accrochées au mur chez mes parents qui sont des musulmans pratiquants... »

Palomar gardens

Pour aborder l'œuvre d'Abdelkader Benchamma il faut retourner aux sources. L'artiste a toujours préféré la compagnie des livres à celle des tableaux ; Les fragments de ses lectures alimentent un récit qui se déroule depuis presque vingt ans sur le territoire absolu de l'étrange, aux confins de l'éсотérisme, de la science et de la magie.

Au départ, il y a de grands personnages isolés, parfois siamois, tel des monsieur K sorti d'un Kafka, qui se débattent face à une menace sourde, puis survient le petit peuple, qui tel une colonie de figurines génériques donne la mesure d'un opéra cosmique mental, fragmenté et sans échelle, perdu. A partir de là, tout n'est qu'une question d'errance, d'exploration, d'immersion, de mutation, dans un territoire où règne l'absence, où tout semble se fondre, pour les personnages comme pour nous, dans la matière du dessin. On pense aux processions hallucinées et sublimes des films d'Artavazd Pelechian, où les cortèges rejouent des rituels oubliés, qui semblent pourtant essentiels à la survivance des mémoires. Quand la lumière « coule » autour des objets (1), c'est l'invisible, parfois le mystère dissimulé, empaqueté, qui nous invite à résoudre l'énigme en devinant ce qui est caché dans le Tas, cet agrégat organique informe « résultat d'un phénomène naturel ou produit d'une activité humaine, intersection entre culture et matière ».

Au travers de recherches scientifiques et de littérature ufologique l'artiste interpelle dans son récit nos rapports aux croyances, aux fictions populaires. Il questionne l'usage des énergies immatérielles, des conditions d'apparition furtive des véhicules et des êtres extra-terrestres élevés au rang de messie ou de monstres envahisseurs.

Dans son film, *Inland Empire*, David Lynch signale l'entrée d'un monde parallèle par un graffiti mystérieux : A X X o N N ; Benchamma lui, rehausse à l'encre noire les sujets religieux ou pastoraux des gravures de Gustave Doré pour figurer des apparitions célestes récurrentes, des machineries complexes où rien n'est fixe, rien n'est stable, pire rien n'est logique.

Aujourd'hui, les dessins d'Abdelkader Benchamma provoquent un basculement, un changement de focale, lorsque le dessin qui ne tente plus de représenter un paysage mental, est devenu paysage, on devine dans les flots du magma furieux de l'encre, les bribes de sa bibliothèque qui croisent sereinement.



Abdelkader Benchamma - Sans titre (Marbre diptyque), 2019 - « Différents souvenirs de la matière » à la galerie Chantiers BoiteNoire

LE QUOTIDIEN DE L'ART

11.01.24

JEUDI

SCÈNE FRANÇAISE

Le prix Marcel Duchamp révèle ses 4 finalistes 2024



EXPOSITIONS UNIVERSELLES

La France présente son pavillon pour Osaka 2025



TURQUIE

Kevser Güler commissaire de la Biennale d'Istanbul

DISPARITION

Richard Hunt, une vie pour les droits civiques

ESPAGNE

3,3 millions de visiteurs : le Prado bat son record

N° 2743

3 €

La 24^e édition du prix promu par l'ADIAF vient de livrer le quatuor final, combinant *maestria* traditionnelle et recherches conceptuelles : Abdelkader Benchamma, Gaëlle Choisne, Noémie Goudal et le duo Detanico & Lain.

PAR FRANÇOIS SALMERON

Voici bientôt un quart de siècle que l'ADIAF (Association pour la diffusion internationale de l'art français) scande le calendrier de l'art contemporain avec la remise du prix Marcel Duchamp. Dotée de 90 000 euros, dont un prix de 35 000 euros pour le lauréat qui sera annoncé le 17 octobre prochain, cette récompense conserve sa vitrine institutionnelle, avec l'exposition des œuvres des finalistes qui sera vernie le 1^{er} octobre au Centre Pompidou, sous le commissariat de Jeanne Brun. Le prix affiche toutefois deux nouveautés.

« La présence pour la première fois de deux artistes au sein du jury international présidé par Xavier Rey, directeur du musée national d'Art moderne : Thomas Hirschhorn, lauréat du premier prix Duchamp en 2000, et l'artiste belge Otobong Nkanga », se félicite Claude Bonnin, président de l'ADIAF. À noter aussi que, dans un esprit de démocratisation des récompenses décernées aux artistes, le programme de résidence états-unien à la Villa Albertine sera désormais ouvert aux quatre nominés, et non plus au seul lauréat du prix.

Abdelkader Benchamma, dessin sans limite

Né en 1975, Abdelkader Benchamma a fait du dessin noir et blanc son medium de prédilection depuis sa formation aux Beaux-Arts de Montpellier et à l'ENSBA de Paris. Variant les approches graphiques, son œuvre travaille le papier d'un trait fin et minutieux, tel un graveur, ou s'évade au-delà des supports traditionnels. Réalisées à l'encre et au feutre, ses interventions *in situ* se déploient en effet sur les cimaises, et enveloppent le spectateur. Fasciné par l'astrophysique et les mythes anciens, Benchamma développe un rapport physique au dessin pour nous immerger dans des univers oniriques et

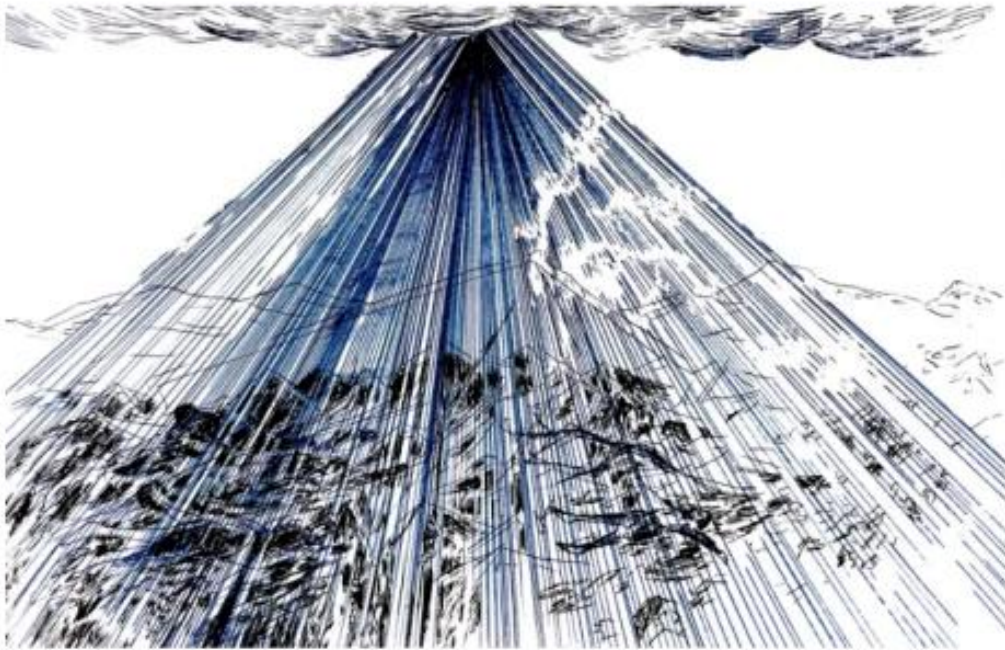


fantasmés qui évoquent les cavernes lugubres ou les confins du cosmos, berceaux de l'humanité. Lauréat du prix Drawing Now en 2015 et représenté par la galerie Templon (Paris) et l'ADN Galeria (Barcelone), il a exposé au Centquatre (2018) et à la Collection Lambert d'Avignon (2021).

ABDELKADER BENCHAMMA

LES INROCKUPTIBLES, 4 juillet 2023

Avec l'artiste Abdelkader Benchamma, les déluges sortent du cadre



↑
Abdelkader Benchamma, Koenstenbuch - L'ennui des dieux, Courtesy de l'artiste et Templon, Paris-Brussels-New York. Création in situ à la Fondation François Schneider.

Pour sa carte blanche à la Fondation François Schneider, l'artiste et dessinateur convie à un panorama où le trait expansif brosse les déluges d'antan et de demain. L'eau, ressource clé de notre époque, renoue avec les mythes collectifs et le voyage cosmique.

Elle est trop rare, ou trop abondante. Un péril dans les deux cas, laissant sourdre des réflexes immémoriaux : c'est de la vie, tout simplement, dont il s'agit. Dans toute sa polysémie, disant la possibilité de la maintenir et de la perpétuer, mais également la menace d'en être privé-es, pour certain-es ou pour l'humanité. L'eau investit le cycle de l'actualité : on la mesure, on la répertorie. Et elle rythme également les enjeux politiques ou économiques : "Plan eau" ou privatisation croissante d'une ressource pourtant universelle.

L'eau est aujourd'hui devenue un sujet majeur, mais elle est rarement perçue à travers ses imaginaires. Abdelkader Benchamma, précisément, s'attelle à cet aspect-là : diffracter la qualité mythique de l'eau, feuilleter sa qualité d'inconscient collectif. Immatérielle et néanmoins omniprésente, l'eau pourrait être une impasse de la représentation. Les artistes ont peint les océans terribles, les lacs romantiques, mais ont rarement plongé dans la multiplicité de ses composantes, tout autant géologiques, symboliques et astronomiques. Pour cela, il fallait certainement l'étincelle d'une rencontre. Soit l'alliance d'un dessinateur qui, depuis vingt ans, scrute la matière de l'univers, et de la Fondation François Schneider nichée à Wattwiller, en Alsace, dont la programmation artistique est dédiée à ce thème. Cela donne, jusqu'à la rentrée, l'exposition *Géologie des déluges*, dont le commissariat est assuré par Marie Terrieux. Au fil des 1200 m² du centre d'art alsacien et à travers un parcours occupant ses trois étages, dessins, installations et films d'animation embarquent les visiteurs dans un périple tout en puissance de suggestion.

La catastrophe aquatique, un mythe partagé

La pratique d'Abdelkader Benchamma, diplômé des Beaux-Arts de Montpellier et des Beaux-Arts de Paris en 2003, participe d'un élargissement du dessin. Souvent *in situ* et toujours indiscipliné, il sort de la page et du cadre, pour mieux construire des paysages par l'installation, la multiplication des médiums, le séquençage dans l'espace. Le noir et blanc, lui, reste la palette de prédilection de l'artiste, mais c'est déjà un exercice d'équilibriste, ici aussi, une rencontre et une mise en tension : le blanc, dit-il souvent, est une matière à part entière.

Dans le cadre de cette carte blanche à la Fondation Schneider, un autre aspect central de la pratique d'Abdelkader Benchamma s'exprime et rythme le parcours. À savoir son érudition expansive et précise des sources religieuses, mythiques ou scientifiques, qui infusent en arrière-plan la constitution implicite de nos imaginaires, à travers les époques et les continents. Ici, le thème du déluge, énoncé en titre, est abordé par l'artiste à travers les textes iraniens zoroastriens, les récits indiens et chinois, le Coran et la Bible.

À travers ceux-ci, la catastrophe aquatique se fait plurielle. Elle devient un mythe commun, tantôt punisseur, tantôt prémices de l'avènement d'une nouvelle ère. Tout particulièrement, l'artiste, collectionneur d'images au long cours, s'est penché sur le *Livre des miracles*, œuvre d'un anonyme du XVI^e siècle et son cortège extraordinaire de créatures – murènes volantes, bébés à deux têtes... –, et sur le *Kometenbuch* de la même période, un manuscrit qui illustre et spéculé sur l'origine des comètes.

Un parcours conçu comme une épopée spatio-temporelle

Cela donne, dans l'espace de la Fondation François Schneider, une exposition aussi vivante que polycéphale, ambiguë. Le ou la visiteur-se est ainsi invité-e à s'approprier des œuvres au noir et blanc tout en ligne claire et aux vides savamment ménagés. Au premier étage, la salle principale est intégralement investie par *Lignes de rivage* (2023), une création *in situ*, où les dessins sur panneau et un grand dessin mural posent l'atmosphère : mondes mystérieux, disparus et engloutis, sommets qui affleurent des profondeurs, strates sédimentées.

Le deuxième étage, lui, réunit des travaux plus intimistes : à l'encre sur papier, ou en lithographie, les séquences de chacune des séries de 2023 décalent, répètent, entretiennent les motifs des déluges terrestres et célestes. Par exemple, dans *La Retraite des eaux* (2023), les lithographies à la main, fruit d'une collaboration avec l'atelier Michael Woolworth, ensuite retouchées par l'artiste, déclinent un même motif qui parfois disparaît, fusionne, génère : déluges certes, mais d'où jaillissent de nouvelles narrations.

Enfin, le troisième et dernier étage, en contrebas, démontre la plasticité de la matrice du dessin chez l'artiste. Ici, la texture se fait davantage voyage, et la spéculation arrive. Entre odysée et science-fiction, les œuvres explorent la vie extraterrestre, mais aussi les plis et replis des atomes. Entre infiniment grand et infiniment petit, les grottes créent des planètes. *Grotte céleste* (2023) est un ensemble de films d'animation sur le sujet, répondant aux planches originales de *Random* (2014), un livre hybride présenté feuilleté, entre bande dessinée, storyboard et expérimentation graphique.

L'eau, un imaginaire plutôt qu'une ressource

Ainsi, à la Fondation François Schneider, Abdelkader Benchamma réussit le pari de présenter l'eau, à nouveau et autrement, mythique et cosmique, matrice des imaginaires de vie et de mort. Il parvient à décaler le récit du balbutiement statistique de l'hyperprésent qui régit actuellement les débats et les images médiatiques qui le sous-tendent, l'armaturent et le construisent.

Au contraire, les œuvres qui composent le panorama de *Géologie des déluges* décalent le regard pour mieux revenir à notre condition d'humain-e : elles sont propices à la suggestion d'autres images qui ne se laissent pas capturer, de mille récits encore tapis. Alors, au fil du parcours, la perception que l'on a de l'eau change. Et en ressortant, elle a déjà changé pour nous. L'élément aquatique, son cycle d'événements passés et possibles, redevient un imaginaire universel plutôt que simplement une ressource asymétrique.

Abdelkader Benchamma, *Géologie des déluges*, jusqu'au 24 septembre à la Fondation François Schneider, Wattwiller.



Œuvre diluvienne

Invité par la **Fondation François Schneider**, **Abdelkader Benchamma** invente une immense odyssee dessinée.

PAR JULIE CHAIZEMARTIN

UN ÉTÉ AU HAVRE

7^e édition, du 24 juin au 12 septembre,
unfestivalhvre.fr

Au Havre, depuis 2017, date des festivités des 500 ans de la ville, la période estivale s'accompagne d'une programmation artistique qui s'infiltré dans l'espace urbain. Ainsi du gigantesque port jusqu'aux rues bordées par les habitations symbole de la reconstruction d'Auguste Perret, seize installations d'artistes contemporains ont déjà élu domicile invitant à une déambulation poétique. On peut visiter la drôle de maison étirée d'Erwin Wurm dans le Square Erignac, avant d'admirer le fier Monsieur Goëland de Stephan Balkenhol, Place du Vieux Marché, et de dériver Quai de Southampton pour sentir le vent marin à travers l'immense arche de containers multicolores de Vincent Ganivet. Des œuvres sculptées, de grande dimension, désormais ancrées dans l'horizon bleu tendre du littoral. Cette 7^e édition apportera d'autres créations grâce à treize nouveaux artistes, variant le champ des médiums, puisque Grégory Chatonsky propose des images réalisées grâce à l'intelligence artificielle pour rêver la ville autrement tandis qu'Anouk Kruthof invite à regarder 8800 fragments de vidéos de danses en ligne. Un événement festif et plus numérique !

JULIE CHAIZEMARTIN

L'eau est sur toutes les lèvres. Ou plutôt le manque d'eau. Sécheresse et rivières rendues à l'état de maigres ruisseaux creusent désormais des paysages de paille, quand ce ne sont pas les flammes qui ravagent des hectares de forêt. Emmanuel Macron vient même de présenter son « Plan Eau » sous le signe de la sobriété. En jeu notamment, la diminution prochaine de l'écoulement dépendieux de l'eau potable de nos robinets. Dans ce contexte, la programmation artistique de la Fondation François Schneider, qui a pour thème unique l'eau, se pare d'un intérêt renouvelé. Eau jaillissante, miraculeuse, régénérante, élixir divin des grands mythes de l'humanité, ressource cruciale des générations futures. C'est entre les flancs paisibles des ballons d'Alsace, nichée entre lacs de glace et forêts de vénérables feuillus, là où le temps et le réchauffement climatique semblent ne pas encore avoir de prise, que la Fondation a trouvé un havre de paix, au sein même du grand bâtiment qui embouteillait autrefois la source pure de l'eau minérale de Wattwiller. Sa grande architecture, aussi lumineuse qu'un jet de flots cristallins, est l'écrin idéal pour inviter des artistes reconnus à explorer les mystères et les vertus de l'élément liquide.

Cet été, Abdelkader Benchamma investit les lieux. Comme à son habitude, il fait surgir sur les murs, d'immenses lignes d'encres noires et brunes qui se déploient à la manière de tentaculaires paysages

géologiques. Le tracé évolutif suivant sa main, à moins que ce ne soit l'inverse, tant les formes fécondées semblent soudainement douées d'une énergie à part entière, l'artiste se laissant guider par les caprices de ses alluvions et architectures imaginaires. Il y a quelques mois, à la galerie Templon, ses grandes volutes rythmées de stries et d'effritements, filaient la métaphore des circonvolutions moirées des marbres des églises baroques alors qu'il revenait tout juste d'un séjour à Palerme. Il me confiait alors son désir de créer un espace faisant ressentir tous les aspects poreux et chthoniens d'une grotte. Songe des souterrains, frissons des origines de la terre qui envelopperaient nos corps et l'horizon de nos regards. La carte blanche que lui donne la Fondation Schneider lui permet de réaliser en partie cette utopie artistique, filant cette fois la métaphore du cheminement complexe de l'eau, de dériviations en détours incroyables, suivant l'image mystérieuse de l'infiltration de l'onde à l'intérieur des pores de Gaïa. Naissent des reliefs spectaculaires, émaillés de grands filaments bleus, évoquant l'idée d'une source inconnue qui suinterait sur la roche et en abreuverait les interstices. Que ce soit le bruit du déluge chrétien ou celui des Zoroastriens, on pense inévitablement au chaos diluvien, événement de fin du monde et de renaissance. Et surgissent des images symboliques. « En ce jour-là, se fendirent toutes les sources de l'immense abîme d'eau et les écluses des cieux s'ouvrirent » dit la Genèse.

LA CHRONIQUE D'OLIVIER CENA

111

Cache-cache

Peinture

Collectif

11

Never Ending

Story

Peinture,

sculpture,

installation

Mathilde

Denize

Jusqu'au 25 février

et jusqu'au 11 mars,

galerie Perrotin,

Paris 3^e.

Tél.: 01 42 16 79 79.

111

Armors

Très haute

couture

Jeanne Vicerial

111

Coema

Peinture

Abdelkader

Benchamma

Jusqu'au 11 mars

et jusqu'au 18 mars,

galerie Templon,

Paris 3^e.

Tél.: 01 85 76 55 55

et 01 42 72 14 10.

La plus âgée a 34 ans et le plus jeune, 25. Ils sont tous les cinq peintres et tous les cinq figuratifs. Ils vivent et travaillent à Paris, mais viennent d'horizons très différents: de Géorgie (Nino Kapanadze et Elené Shatberashvili), d'Israël (Nathanaëlle Herbelin), de France (Dora Jéridi) et de Suisse (Adrian Geller). Rien, dans leur style, ne les relie, mais deux d'entre eux sortent de l'ordinaire: Adrian Geller par la précision et la profusion et, malgré la photographie qui sert de support au tableau, Dora Jéridi par le geste expressionniste. Au rez-de-chaussée de la galerie, à peine plus âgée, la Française Mathilde Denize, 36 ans, bénéficie, elle, d'une exposition personnelle

– la première. Elle sculpte, installe, décore l'un des murs avec un papier reproduisant un immense collage, peint aussi, mais ses tableaux n'ont ni la virtuosité de ceux de Geller, ni la puissance de ceux de Jéridi. La sagesse et la prudence les caractérisent: couleurs pastel (bleu, rose et jaune pâles) et motifs en forme de collages. Aussi, Mathilde Denize parfois sort du châssis, découpe les toiles, les assemble (ça peut ressembler à un oiseau), y ajoute des choses diverses (coquillage, artichaut...) afin de se singulariser et d'échapper à la banalité et à l'ennui. Car il s'agit ici avant tout de se faire remarquer en fabriquant ce qu'avant nul n'a jamais fait, quitte à assembler de la peinture à l'aquarelle avec des coquillages, de la céramique, du plâtre et un artichaut séché (*The Suspended*, 2022).

Mais il arrive que certains fabriquent ce qui n'a jamais été fait auparavant sans pour autant vouloir se singulariser, juste en poursuivant une

idée qui les obsède. Ainsi Jeanne Vicerial (31 ans), styliste de mode («*artisan dévot*», dit-elle), fondatrice du studio de création Clinique vestimentaire, qui, voulant réconcilier le prêt-à-porter avec le sur-mesure, a inventé une nouvelle machine à tisser, non seulement performante mais écologique (elle n'utilise qu'un seul fil de coton recyclé par vêtement). Ici, dans la galerie, elle expose ses robes noires (au rez-de-chaussée) et blanches (au sous-sol), avec parfois quelques lanières roses, dans une ambiance dramatique (la gigantesque blanche) ou/et futuriste (le robot tisseur) teintée de ce merveilleux mélange de mélancolie parcourant la plupart des contes de fées.

Il y a aussi quelque chose de merveilleux dans les dessins et les peintures du Français Abdelkader Benchamma. On l'a connu passionné par les strates géologiques qu'il associait à l'organisation des souvenirs de nos sensations dans notre mémoire; après un séjour en Italie, il est maintenant obsédé par les veines du marbre, ces marbrures colorées par les oxydes métalliques présents dans la roche. Il les organise et les peint sur toile et/ou directement sur le mur, le motif de la toile venant souvent jouer avec celui du mur. De loin, les œuvres paraissent noir et blanc, mais de plus près se révèlent une multitude de coloris d'une extrême délicatesse – ocres jaunes transparents, bleus pâles, violets, rouges... – dont la somptuosité, parfois, rappelle celle des tableaux du peintre allemand Sigmar Polke (1941-2010).

Comme Jeanne Vicerial, Benchamma ose l'élégance, une certaine grâce même, se laissant aller au plaisir de décorer, mot qu'il faut ici comprendre, comme le fit Matisse, dans son sens primitif – lorsque l'on demandait à Giotto, par exemple, de décorer la chapelle des Scrovegni de Padoue. Il joue, feint la symétrie, décale, frôle la virtuosité (la finesse du trait), l'évite heureusement (des effacements) et, enfin, nous enchante – nous envoûte. Mais, à 47 ans, Abdelkader Benchamma fait ici figure de vétéran ■



Les tableaux marbrés d'Abdelkader Benchamma.



Lola Gonzàlez joue avec le feu

Par Magali Lesauvage

Un torrent qui court entre des maisons en ruine, des jeunes gens qui dansent jusqu'à l'épuisement après avoir émergé d'une nature sauvage... Mêlant l'énergie d'une Pina Bausch et le mystère d'un Apichatpong Weerasethakul, le nouveau film de Lola Gonzàlez, *Tonnerres*, a été tourné après le passage de la tempête Alex dans la vallée de la Roya, près de Nice, lors d'une résidence à la Villa Arson. De cette expérience collective est née l'idée chez Eric Mangion, directeur du centre d'art, de confier à Lola Gonzàlez le choix de réunir des artistes dont elle se sent proche. « *Je voulais inviter des personnes qui brassent du sensible* », confie l'artiste. La vidéaste qu'on présente souvent comme une cheffe de groupe s'en défend : « *Je me méfie du collectif, car il peut signifier l'effacement.* » Ainsi le titre de l'exposition, « Ce que nous avons perdu dans le feu », emprunté à un livre de Mariana Enriquez, évoque les « *corps invisibles* », ce qui reste après l'incendie. Rien à voir ici, a priori, entre les peintures expressionnistes de Corentin Canesson, la poésie bouleversante de la musicienne, écrivaine et plasticienne Zoe Heselton, le film *A Truly Shared Love* d'Émilie Brout et Maxime Marion (« *pièce totale* » selon Lola Gonzàlez), le lave-linge en boucle cinématique de Thomas Teurlai, les films colorés d'Emma Lauro ou les fresques fantasmatiques d'Abdelkader Benchamma. Pourtant entre elles et eux sont nées des collaborations, des dialogues – des coups de foudre, un embrasement.

ABDELKADER BENCHAMMA

FRANCE CULTURE – AFFAIRES CULTURELLES, 13 janvier 2022



À l'automne 2021, les dessins oniriques et tempétueux d'Abdelkader Benchamma investissent l'hôtel de Montfaucon avec "Rayon fossile". Une exposition comme une odyssée dans les mondes imaginaires.



Abdelkader Benchamma - Orfèdes / Thomas Dutler

Abdelkader Benchamma est né en 1975 en France, dans le Tarn. Fils d'une mère au foyer et d'un père ouvrier, son imaginaire est nourri par les contes, les mythes et les histoires. Il se fait repérer au collège par un professeur d'art plastique.

À ses débuts, Abdelkader Benchamma noircit des pages de mots qui se métamorphosent en masses graphiques. Ces dessins calligraphiés formeront les prémices de son esthétique emplie de lignes, d'ondulations libres et contagieuses.

" J'ai essayé de considérer le dessin comme une forme d'écriture. Au lieu d'écrire des scénarios ou des idées, j'ai dessiné de manière assez simple, en prenant un peu les codes de la bande dessinée, notamment la ligne claire "

ABDELKADER BENCHAMMA

FRANCE CULTURE – AFFAIRES CULTURELLES, 13 janvier 2022

Sortir du cadre

C'est lorsqu'il envoie son travail, au début des années 2000, à Jean-François Sanz, commissaire d'exposition et collaborateur d'Agnes B., que s'ouvre la porte de la Galerie Du Jour, dans laquelle il exposera pour l'exposition *DRAW!*.

" J'essaie de créer un trouble de la perception et que celui-ci amène une nouvelle manière de penser l'espace, le temps et la vision "

En 2018, dans *L'horizon des événements*, comme dans *_Fata Bromosa* (_construit suite à trois mois de résidence à la Villa Médicis), Abdelkader Benchamma étudie les frontières entre le scientifique et la croyance, les basculements magiques, le mystère et la réalité. Son œuvre, souvent minérale et abyssale, trace des courants, des tourbillons et des chorégraphies tempétueuses qui agissent comme des forces imprimées. L'agitation de la gravure répond avec la masse de l'aplat noir où pousse des excroissances graphiques qui s'échappent du cadre. Petit à petit, les installations d'Abdelkader Benchamma grignotent les murs des enceintes, proposent une immersion où le dessin devient installation, performance.



Abdelkader Benchamma, *Rayon Fossile*, Collection Lambert, Avignon. • Crédits : Photographe Grigore Edouard

Le dessin en mémoire

Travaillant la matière graphique comme un signe archétypal, Abdelkader Benchamma pousse l'étude jusqu'à interroger la trace de l'image dans la neurobiologie. Son exposition *Rayon Fossile* poursuit ces recherches autour du dessin comme empreinte, empreinte que nous suivons à la trace vers des mondes passés, à venir ou fictifs.

A propos de sa prédilection pour le noir et blanc, il explique au cours de l'entretien :

" Le noir et blanc me permet d'évacuer quelque chose que je ne trouve pas nécessaire, et surtout de rester dans une dimension abstraite et imaginaire "

" Je commence à introduire de la couleur dernièrement, mais je crois que le noir et blanc me permet de rester vraiment dans des champs de force, des dynamiques de vitesse, de frottement, d'explosions, d'évaporation graphique "

ABDELKADER BENCHAMMA

FRANCE CULTURE – AFFAIRES CULTURELLES, 13 janvier 2022

Ses actualités :

La **Collection Lambert** invite Abdelkader Benchamma à investir la totalité du rez-de-chaussée de l'hôtel de Montfaucon, à Avignon, pour *Rayon Fossile*. Du 30 octobre 2021 au 20 février 2022.

A venir :

- Exposition collective : "*Ce que nous avons perdu dans le feu*", à la [Villa Arson](#). Vernissage le 5 février. Une exposition imaginée par l'artiste Lola González sur une invitation d'Eric Mangion.
- Expositions personnelles :
 - **Solo show à Art Brussels** en avril avec le stand de la [Galerie Templon](#)
 - Prochaine exposition personnelle à la Galerie Templon pour l'hiver 2022.
- Deux expositions muséales en 2023 :
 - **The Power Plant**, Toronto
 - **Fondation François Schneider**, Wattwiller

Sons diffusés pendant l'émission :

- "Ainsi parlait Zarathoustra" de Richard Strauss dans le film "2001, l'Odyssée de l'espace".
- Agnès B dans l'émission "Le Bon Plaisir" en 1996 sur France Culture.
- "Eon" de Meredith Monk sur l'album "On behalf of nature" (2016) | Label : ECM.
- L'astrophysicien Aurélien Barrau au micro d'Etienne Klein en 2018 dans l'émission "La conversation scientifique" sur France Culture.
- Georges Didi-Huberman au micro de Marie Richeux en 2018 sur France Culture.
-

ABDELKADER BENCHAMMA

ART PRESS, Novembre 2020

42 | artpress 482

destinateur d'images



«Trees of Miracle - Rorshechh», 2020. Encre sur papier (né on paper). 190 x 110 cm. (Pour toutes les images : Court, galerie Tempon, Paris/Bruxelles)

Abdelkader Benchamma est un formidable dessinateur qui intervient aussi bien sur papier qu'in situ. Sébastien Planas revient sur l'exposition qui s'est tenue cet automne à la galerie Tempon de Bruxelles (3 septembre - 24 octobre 2020), tandis que l'artiste expose du 28 novembre 2020 au 30 janvier 2021 à la ADN Galeria de Barcelone.

prodiges et miracles d'ABDELKADER BENCHAMMA

Sébastien Planas

■ Abdelkader Benchamma est le peintre des prodiges et des miracles. Il nourrit son travail de livres de gravures anciennes et d'images venues d'internet, certaines outrageusement fabriquées. Partout, il cherche la rumeur, une parole murmurée qui se propage, comme l'écrit le linguiste Dan Sperber, par contagion. L'exposition chez Daniel Templon se développe notamment autour de l'imaginaire religieux, thème récent chez l'artiste, bien que l'on doive souligner la persistance d'obsessions autour de sujets proches (mystères, paradoxes du réel), et ce, depuis le début de son œuvre. Il s'agit au fond de variations ou de nouvelles attentions à des sujets constants, éclairés différemment. Déjà, son exposition remarquée au 104, à Paris, en 2018, en contenait le germe. Reste qu'il n'a pas réalisé d'exposition à ce sujet. Celle-ci est donc radicalement novatrice.

Benchamma se nourrit de l'actualité. Non pas les news assénées en boucle, ni même à proprement parler des événements, mais plutôt un certain rapport à l'image et à l'évolution récente de notre rapport à elle. À l'inverse, on peut voir chez lui l'influence de choses très anciennes. Il explore ainsi comment les mythes disparaissent et se retrouvent sur d'autres médias internet. En ce sens, il n'y a pas de création, mais simplement un déplacement des mythes. Une image n'est ni vraie ni fautive, elle joue son rôle d'une façon différente et nourrit un autre rapport au réel. Ainsi, lorsque l'Amazonie brûle et que Twitter s'enflamme, les images d'illustration sont souvent des feux anciens, dont certains de la même Amazonie, créant le trouble en faisant vibrer le temps. Le feu, comme les images, change à chaque regard, ce qui rime avec Bachelard.

FASCINATION POUR L'IMAGE

Que l'on préfère l'image et son spectacle au réel décevant n'est pas nouveau. Partout célébrée, l'image saisit et appelle sa répétition. Au fond de notre caverne, les images passent et repassent, et nous les regardons avec délectation. Benchamma vise à saisir la fascination pour l'image plus que l'image elle-même. Il le fait dans la mise en œuvre de thèmes primordiaux. Aby Warburg souligne que l'art et la culture populaire, que l'on cherche à distinguer, s'influencent, sans considération temporelle. Les poupées siciliennes, poursuit-il, ressemblent aux figurines de pierre datant de la Grèce antique. Dans le temps, les images diffusent par capillarité, sans que nous le voyions, comme nos téléphones en bluetooth. Dans certains dessins de Benchamma, des textes sont mélangés aux traits, cachés dans les circonvolutions graphiques. Comme les photographies grossièrement truquées d'internet qui montrent un buisson en feu produisant les lettres écrites Allah, Benchamma crée des arbres à la façon des calligraphes. Le trucage moderne contourne l'interdiction de

figurer. La Corbusier était fasciné par la Kaaba et son épure noire, sa géométrie. Benchamma, depuis longtemps, regarde les images dans les marbres des églises de Rome et la géométrie de la nature. Les marbres, qu'il dessine en strates, suivent au plus près non les lignes mais les possibilités que les énergies telluriques produisent dans les pierres. Fra Angelico, écrit Georges Didi-Huberman dans un texte célèbre (1), peint sous son Annonciation de San Marco d'immenses marbres qui ont longtemps été négligés. Les avait-il sous les yeux pour les copier ou les a-t-il inventés? Autrement dit, est-ce une figuration?

LE CORPS DU CHRIST

Benchamma produit des dessins dont les sources, on l'a dit, sont diverses: la nature, les églises, la presse ou internet. De là le mashup mental qu'elles produisent, donnant l'occasion de voir des arbres ou l'apparition de Dieu. La possibilité de le lire fait d'un signe écrit un mot. L'impossibilité ramène à la simple image. La polysémie est alors non pas liée à l'héménéutique (quel est le sens de ce mot?), mais à la forme (est-ce un mot, ou est-ce un dessin?). Benchamma, ancien libraire, lecteur frénétique de vulgarisation scientifique, se passionne pour l'instant où le sens perd de son objectivité: un vortex, quantifiable par la physique des fluides, force pourtant l'esprit à le considérer comme une apparition, transcendante et intentionnellement extravagante, de quelque chose ou de quelqu'un.

Où sont les miracles aujourd'hui? Longtemps il faut les chercher, forcés que nous sommes par un besoin anthropologique immémorial. On peut alors, par exemple, redonner à un trucage cheap venu d'internet une possible grandeur, si l'on ne considère dans l'image que le désir de magie qui y a conduit. Cela réconcilie avec les gens. Peut-on se passer de miracles? Non. Ni Fra Angelico ni les geeks ne le peuvent. Nous avons sous les yeux, dans le verre, des éléments divins sans divinité, dans le monde et dans la nature. L'artiste raconte que lui-même, en résidence là-bas, a pu ressentir l'étrangeté de la nature japonaise, les herbes se mouvant, dit-il, comme dans les films d'Hayao Miyazaki. Gustave Courbet, lui aussi, se nourrissait des lectures anamorphiques de choses de la nature, et voyait un ours dans un rocher.

Il y a quelque chose d'absent dans ce que nous avons sous les yeux. Les marbres, poursuit Didi-Huberman, sont des peintures religieuses déguisées, et figurent un corps absent, celui du Christ. En creux des traits et des formes, il y a parfois des choses. Dans les dessins d'Abdelkader Benchamma, l'esprit rencontre une étrangeté qui le trouble mais ne l'inquiète pas: ici l'évanescence, là la simplification, plus loin la voie lactée, enfin un

personnage minuscule, les bras en l'air, essouffé. Nourri de Kafka, de Beckett et de son enfance au contact de l'islam populaire, Benchamma produit des dessins impossibles à qualifier. Au moment où l'Académie des beaux-arts engage chaque artiste à afficher une catégorie prédéfinie, l'incitant à se dire en s'y réduisant, Benchamma crée le trouble par le flou. Les histoires racontées par sa mère le nourrissent autant que les films de Stanley Kubrick. Sans doute ont-ils en commun une aura, qu'il s'autorise à utiliser chaque fois devenant, comme au cours de cette exposition.

Dans les marabouts, terme désignant aussi ces cénotaphes arabes ouverts aux croyants, on offre ce que l'on peut à l'esprit du lieu: un objet, des miettes de pain. On prie en marmonnant, dans une langue difficile. Les odeurs, la pénombre, la circulation des corps qui rendent visite: tout porte l'enfant à croire en une présence. Il n'y a pas rien. La quarantaine venue est propice à ce questionnement, depuis toujours. On s'autorise à nouveau à regarder le ciel comme on le faisait longtemps avant, avec suspicion. Il est souvent trop tard pour adhérer à une religion qui, au fond, ne fait qu'ajouter des règles aux règles. La foi ne vient pas et on ira en enfer, tant pis! Mais, dans les images, on voit enfin autre chose. La raison efface l'arrogance de l'entendement et de ses limites, et à nouveau s'autorise à imaginer et à voir les lignes trembler. Les dessins de Benchamma fascinent à cause de cette persistance. ■

(1) Georges Didi-Huberman, Fra Angelico. Dissémination et Apogée, Flammarion, 1990. « Champ » 2009.

Au-delà directeur des musées de Saint-Cyprien. Sébastien Pérez est professeur de philosophie et dirige le Film Festival International du Aire d'Art et du Film sur l'art de Perpignan.



Abdelkader Benchamma. (Ph. Sébastien Pérez)

Prodigies and Miracles of Abdelkader Benchamma

Abdelkader Benchamma is a formidable draughtsman who works both on paper and in situ. Sébastien Planas reports on the exhibition held this autumn at Galerie Templon in Brussels (3 September - 24 October 2020). The artist will be exhibiting from 28 November 2020 to 30 January 2021 at the ADN Galeria in Barcelona.

Benchamma is the painter of prodigies and miracles. He nourishes his work with books of old engravings and images from the Internet, some of them outrageously produced. Everywhere he seeks rumours, murmur-

red speech, which, as the linguist Dan Sperber writes, spreads by contagion. The exhibition at Daniel Templon's gallery is notably constructed around the religious imagination, a recent theme in the artist's work, although it should be noted that obsessions with related subjects (mysteries, paradoxes of reality) have persisted since the beginning of his work. It is basically a question of variations or new attention paid to regular subjects, presented in a different light. His remarkable exhibition at Le 104 in Paris in 2018 already contained the seeds of this. The fact remains that he hadn't produced an exhibition on this subject, and so this one is radically innovative.

Benchamma feeds off current affairs: not the news drummed/hammered/blasted out in a loop, not even the events themselves, but rather a certain relationship with the image and the recent evolution of our relationship with it. Conversely, we can see in him the influence of very old things. Thus, he explores how myths disappear and find their way into other media (the internet). In this sense there is no creation, but simply a displacement of myths. An image is neither true nor false, it plays its role in a different way and nourishes another relationship to reality. So while the Amazon is burning, and Twitter is on fire, the illustrative images are often old fires, some of them from the same Amazon, perturbing by making time vibrate. The fire, like the images, changes with each glance, which rhymes with the writings of Bachelard.

FASCINATION WITH THE IMAGE

That one prefers the image and its spectacle to the disappointing reality is nothing new. Everywhere celebrated, the image captures and calls for its repetition. In the depths of our cave, images appear and are repeated, and we look at them with delight. Benchamma aims to capture the fascination with the image more than the image itself. He does this through the implementation of primordial themes. Aby Warburg points out that art and popular culture, which we seek to distinguish, influence each other, regardless of time. Sicilian dolls, he continues, resemble stone figurines dating from ancient Greece. In time, images are diffused by capillary action, without our seeing it, like our telephones with blue tooth.

In some of Benchamma's drawings, texts are mixed in with lines, hidden in the graphic convolutions. Like the crudely faked photos on the internet showing a burning bush producing the letters forming the word Allah, Benchamma produces trees in the manner of calligraphers. Modern faking circumvents the ban on portrayals. Le Corbusier was fascinated by the Kaaba and its black silhouette, its geometry. Benchamma has long been looking at the images in the marbles of the churches of Rome and the geometry of nature. The marbles, which he draws in strata, follow as closely as possible not the lines but the possibilities that telluric energies produce in the stones. Fra Angelico wrote Georges Didi-Huberman in a famous text (1), painted under his Annunciation of San



«Trees of Miracle - Et les magiciens...», 2020.
Encre sur papier (ink on paper), 190 x 152 cm.

ABDELKADER BENCHAMMA

ART PRESS, Novembre 2020



« Engramme », 2020. *Encre et technique mixte sur papier jiji and mixed media on paper, 150 x 245 cm*

Marco huge marbles that had long been neglected. Did he have them before his eyes to copy or did he invent them? In other words, is it a figuration?

Benchamma produces drawings whose sources, as said, are diverse: nature, churches, the press, and the internet. Hence the mental mashup they produce, giving the opportunity to see trees or the appearance of God. The possibility of reading it turns a written sign into a word. The impossibility brings us back to the simple image. Polysemy is then not related to hermeneutics (what is the meaning of this word?), but to form (is it a word, or is it a drawing?). Benchamma, a former bookseller, a frenetic reader of popular science, is passionate about the moment when meaning loses its objectivity: a vortex, quantifiable by the physics of fluids, yet forces the mind to consider it as a transcendental and intentionally extravagant appearance, of something or someone.

Where are the miracles today? We have to look for them for a long time, forced as we are by an immemorial anthropological need. We can then, for example, bestow upon a cheap trick from the internet a possible greatness, if we only consider in the image the desire for magic that led to it. This reconciles with people. Can we do without miracles? No. Neither Fra Angelico nor geeks can. We have before our eyes, in the glass, divine elements without divinity, in the world and in nature. The artist says that he himself, in a residency there, was able to feel the stran-

geness of Japanese nature, the moving grasses, he says, as in Hayao Miyazaki's films. Gustave Courbet, too, fed on anamorphic readings of things in nature, and saw a bear in a rock.

There is something missing in what we have before our eyes. The marbles, continues Didi-Huberman, are religious paintings in disguise, and represent an absent body, that of Christ. In the hollows of lines and forms, there are sometimes things. In Benchamma's drawings the mind encounters a strangeness that disturbs but does not worry it; here evanescence, there simplification, further on the Milky Way, and finally a tiny figure, arms in the air, lonely. Nourished by Kafka, Beckett and his childhood in contact with popular Islam, Benchamma produces drawings impossible to describe. At a time when the Academy of Fine Arts is asking each artist to display a predefined category, inciting them to express themselves by reducing themselves to it, Benchamma creates confusion through blurring. The stories told by his mother nourish him as much as Stanley Kubrick's films. No doubt they have an aura in common, which he increasingly allows himself to use, as in this exhibition.

In marabouts, Arab cenotaphs open to believers, one offers what one can to the spirit of the place: an object, bread crumbs. One prays mumbling, in a difficult language. The smells, the darkness, the circulation of bodies paying a visit: everything leads the child to believe in a presence. There isn't nothing

there. Reaching the age of 40 has always been conducive to this kind of questioning. One allows oneself again to look at the heavens as one used to do long before, with suspicion. It is often too late to espouse a religion that, at the end of the day, only adds rules to rules. Faith doesn't come and we'll go to hell, too bad! But in images we finally see something else. Reason erases the arrogance of understanding and its limits, and once again allows itself to imagine and see the lines quiver. Benchamma's drawings fascinate because of this persistence. ❧

Translation: Chloé Baker

(1) Georges Didi-Huberman, *Fra Angelico. Dissemblance and Figuration*, University of Chicago Press, 1985.

Formerly director of the museums of Saint-Cyprien, Sébastien Plasas is a professor of philosophy and is the director of *Filaf* (Festival International du livre d'art et du film sur l'art [International Festival of Art Books and Films on Art]) in Perpignan.

Abdelkader Benchamma

Né en/Jorn 1975 à /in/Mazamet. Vit et travaille à /lives and works in/Montpellier et/and/Paris. Expositions personnelles /Solo shows: 2021 Power Plant, Toronto; Fondation Schneider, Wattwiller; Fondation Lambert, Avignon 2020 Galerie Templon, Bruxelles 2019 Abbaye de Lagrasse; MRAC, Sérignan; Galerie Templon, Paris; Galerie Les Chantiers Belle veine, Montpellier; Fondation Hélios, Montpellier

Le chant du signe

ABDELKADER BENCHAMMA ILLUMINE LA GALERIE TEMPLON À LA FAVEUR DE PAYSAGES ONIRIQUES ET DE VÉGÉTATIONS MARMORÉENNES. UN ENCHANTEMENT.



© COURTESY TEMPLON PARIS - BEAUVILLE

DESSIN

Signes

ABDELKADER BENCHAMMA, GALERIE DANIEU, TEMPLON, 13A RUE VEYDÉ À 1090 BRUXELLES, JUSQU'AU 24/10.



Dès l'entrée, l'envie prend de murmurer, de se faire le plus ténu possible, voire de disparaître. Faisant une large place au blanc, les compositions d'Abdelkader Benchamma (Mazamet, 1975) évoquent des paysages dans la neige faisant surgir des envies immaculées. Même le bruit des semelles qui adhèrent au sol semble ici déplacé: on rêve de contempler ces dessins à l'encre en tant que pur esprit que n'encombre pas un corps. Rendre compte de l'exposition s'avère rapidement douloureux. Obscénité de la prise de notes, obscénité du

ventre qui gargouille, obscénité du pauvre temps dont on dispose. Mais sans doute que la pornographie la plus éhontée consiste en un texte de 3 000 signes qui ne dira rien. Ou si peu. Ou si mal. On choisit alors, dans un premier temps, de se réfugier derrière l'intention officielle. On nous apprend que l'artiste s'est inspiré d'un livre des miracles du XVI^e siècle dans lequel il est question de comètes et autres phénomènes naturels annonçant des apocalypses à venir. Il y a aussi cette forêt dont les arbres et les branches écriraient qu'il n'y a qu'un seul dieu, hommage du créé au créateur. Autant d'illustrations qui étaient utilisées par des activistes religieux pour la conversion des âmes. L'idée était alors de répandre des rumeurs, de celles qui donnent envie de se mettre à genoux et de prier. Ce travail de terrorisme intellectuel accompli, il ne restait plus qu'à ramasser les âmes à la pelle. Bien sûr, une telle archéologie a vite fait de s'expliquer en ces temps d'obscurantisme résurgent. En la matière, le dieu Internet accomplit un travail d'abrutissement incomparable. On ne serait pas surpris d'assister à un retour en force de la théorie qui voudrait que la Terre soit plate.

Ombrières de l'œil

La généalogie a beau être telle qu'annoncée, elle est totalement surmontée par le résultat final, qui tient sans la moindre explication -ce qui est trop rare à l'heure actuelle pour être boudé. Tout au plus, accroche-t-on sur une ambiguïté mise au jour, à savoir si la forêt de signes qui se déroule devant nos yeux relève de la trace ou de l'écriture. Au final, on s'en moque éperdument, on ne retient vraiment de ces compositions paysagères que cette envie de s'y enliser. De multiples sensations surgissent: les vertus balsamiques du théâtre d'ombres chinoises de l'enfance, les étendues végétales vues depuis un train au fin fond de la Suisse, une esquisse de cartographie mentale, une calligraphie à inventer ou encore la texture du marbre étalée comme un livre ouvert. Le tout crée une

impression synesthésique au cœur de laquelle se mélange le froid et le chaud, le lisse et l'aspérité, la surface et la profondeur. La magie est d'autant plus réjouissante que tout cela émerge du dessin, même si le galeriste a fait le choix de le maroufler sur toile et de le serti dans un cadre qui en impose. Comme pour ajouter à cet enchantement, outre de faire un usage très juste de la couleur, Benchamma a décidé de prolonger son intervention sur le mur de la galerie, lui qui habituellement distingue ses œuvres murales de celles sur papier. Cet élan généreux, voué à la disparition, contribue à faire de cette révélation un moment de contemplation hors du temps et des vicissitudes. »

MICHEL VERLINDEN

WWW.TEMPLON.COM

ABDELKADER BENCHAMMA

ARTS LIBRE (LA LIBRE Belgique), 23 September 2020

Le beau et le sublime



Vue de l'exposition Abdelkader Benchamma.



Vue de l'exposition Abdelkader Benchamma.

Envolées organiques et poétiques, les œuvres d'Abdelkader Benchamma réservent de grandes émotions. L'expo-sensation!



★★★★ Abdelkader Benchamma. Signes A/I contemporaine C/o Galerie Templon, rue Yverdt 3A, 1050 Saint-Gilles www.templon.com Quoi! Jusqu'au 24 octobre, du mardi au samedi de 11h à 18h.

En janvier dernier, Jan Fabre habillait les murs de la Galerie Templon de grands dessins au bûc qui nous laissent penser qu'il serait définitivement difficile de faire plus beau, plus fort, plus grand. C'était compter sans la toute première présentation personnelle, à Bruxelles, d'Abdelkader Benchamma. Vritable magicien qui livre ici un ensemble de dessins et de peintures sur papier s'en volant sur les murs en des fresques immersives qui nous emportent dans leur tourbillon de lignes subtiles et chaotiques. Le résultat est grandiose. Sublime!

Par produit des Beaux-Arts, Abdelkader Benchamma se concentre d'emblée sur le dessin. Un mode d'expression essentiel qu'il développe déjà en noir et blanc mais dans un style plus figuratif: une esthétique des origines empruntée à l'illustration, à la bande dessinée, à Topor, avec juste ce qu'il faut de surréalisme.

Bientôt, il se fait connaître avec des dessins à l'encre noire, in situ et souvent éphémères, qui transforment les espaces d'exposition en d'étranges et vastes paysages. Une nature imaginaire, mentale, onirique. *T'essaye d'avoir plusieurs pratiques du dessin, selon les projets. Je peux travailler autant sur de petites feuilles que sur des formats monumentaux, et en même temps sur les murs. Le dessin offre la liberté de pouvoir s'adapter au lieu de manière très simple et très rapide, sans appeler la technologie, j'aime aussi la forme de méditation à laquelle il peut conduire.* (Abdelkader Benchamma)

De la lenteur naît la mesure

À la Galerie Templon, il présente deux séries: "Book Of Miracles, Trees" et "Engramme". L'accrochage, une succession de formats qui se répètent, contient une forme de classicisme qui désarçonne l'artiste, habitué aux présentations plus organiques. *Mon dessin a évolué, ces dernières années, pour investir l'espace, se confronter au lieu, en prendre possession, jusqu'à devenir aujourd'hui plus comme une installation.* Cette volonté de sortir du cadre, de manière à la fois légère et poétique, s'exprime timidement depuis 2007, avant de s'intensifier en 2009 au Printemps de Septembre à Toulouse avec la réalisation d'un plafond. Fidèle à sa pratique, Abdelkader Benchamma imagine la suite de son récit sur les murs de l'enseigne bruxelloise. Une improvisation mesurée. *Je n'ai pas de croquis ou d'images préfabriquées. Sur place, je passe énormément de temps à réfléchir devant le mur à ce que je vais réaliser. Je peux passer une heure à me demander s'il faut ou non un élément. L'acte de dessiner prend beaucoup moins de temps même si les éléments réalisés rapidement cohabitent avec des motifs très travaillés. Je multiplie les usages et c'est pour prendre du recul, abuser la surface blanche et visualiser la suite. Il y a beaucoup de tension. Mais c'est de cette façon que je construis, petit à petit, pour trouver le bon équilibre.*

Mais que voit-on? L'artiste imagine des composi-



Engramme, 2020, Encre et technique mixte sur papier, 150 x 245 cm.

tions très référencées se nourrissant de différentes sources.

Royaume d'apparitions

Il puise dans sa collection d'images qu'il glane sur Internet, dans la presse ou les livres d'histoire de l'art. Ses motifs préférés? La représentation des miracles et de nos croyances, tout ce qui porte une part de magique, mais aussi des phénomènes qui touchent à la science, à l'astrophysique, aux nouvelles conceptions de l'univers... Des témoignages de toutes époques, de la mythologie antique à l'ère numérique. Son œuvre peut indifféremment s'approprier une gravure du XVIII^e siècle ou une photographie des années 40. *"Je classe les images un peu par thème. Beaucoup sont sur les phénomènes créistes."*

Exposé dans la 2^e salle, plus intime, un grand tableau composé de strates. *"J'ai une fascination pour tout ce qui est géologique. C'est aussi une sorte de métaphore du temps. Le temps ne disparaît pas. Il s'étoncelle."* Il y a en effet dans ce travail l'héritage d'une mémoire ancestrale dont on dispose, consciemment ou pas, avec des jeux très subtils de pleins et de vides qui attendent de se remplir. Le témoignage d'une mémoire à la fois stratifiée et vivante.

Nous apparaissant quelques fois comme des images rebus, ces visions célestes, géologiques ou oniriques peuvent multiplier les sources et les esthétiques au sein d'une même œuvre. Abdelkader Benchamma construit sa composition en délimitant des réserves, véritables petites fenêtres ouvertes sur d'autres univers, qui nous apparaissent paradoxalement à la fois indépendants et définitivement indissociables de l'ensemble qui les

accueille. En outre, ces arrêts et reprises de traits, disciplinés à souhait, renforcent le dynamisme. L'artiste transforme aussi sa surface d'expression en champ d'expérimentations. Depuis peu, il joue avec la nature des substances (à base d'eau ou d'alcool...), les mettant en présence pour créer des réactions formant de sublimes effets qui tiennent de l'expérience chimique. Se forment alors des interactions, des repulsions, des attractions...

Habité par le flux et la transformation, cette production pleine de vie et de mouvements mérite très amplement le déplacement. Abdelkader Benchamma nous emporte, au rythme d'une valse naturelle, dans son univers parallèle. Une forêt traversée d'énergies invisibles, pays d'une poésie insaisissable.

Gwennaëlle Gribaumont

Fidèle à sa pratique,
Abdelkader Benchamma
imagine la suite de son récit
sur les murs de l'enseigne
bruxelloise. Une
improvisation mesurée.

En bref

Bio express

Né à Mazamet en 1975, Abdelkader Benchamma vit et travaille à Paris et à Montpellier. Il a été formé aux Beaux-Arts de Montpellier et à Paris (ENSBA). Lauréat du Prix Drawing Now en 2015, il est invité la même année par le Drawing Center de New York afin d'inaugurer un programme de dessin mural avec *Representation of Dark Matter*, une pièce monumentale réalisée in situ (2015-2016). Ces dernières années, il a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles, notamment au POLA Museum of Art à Hakone, Japon (2019), au Centquatre à Paris (2018), à la BlueProject Foundation de Barcelone (2016), au FRAC Auvergne (2015).

ABDELKADER BENCHAMMA
ARTFORUM, 20 September 2020

ABDELKADER BENCHAMMA, EDWARD AND NANCY KIENHOLZ, PIERRE ET GILLES



Abdelkader Benchamma, *Book of Miracles - Empreinte*, 2020, ink and charcoal on mounted canvas, 59 × 47 1/4". Private collection. Courtesy Templon, Paris/Brussels.

Abdelkader Benchamma

This fall, Galerie Templon's Brussels space is hosting Abdelkader Benchamma's first solo exhibition in Belgium.

The artist is known for his use of black ink drawings—site-specific and often ephemeral—which interact and transform exhibition spaces into vast, strange landscapes, both physical and mental, shot through with subtle yet chaotic energies.

For this exhibition, Benchamma has taken a step away from immersive wall painting to offer a new series of drawings and paintings on paper that explore the representation of miracles and beliefs through the ages, from ancient mythology to the digital era.

ABDELKADER BENCHAMMA
FRANCE CULTURE, 02 septembre 2020

De Marie RICHEUX

12.03.16/2020

Abdelkader Benchamma : "Ce qui m'intéresse, c'est de créer un espace où une sorte de trouble apparaît"

▶ ÉCOUTER (04 MIN) ↗

À retrouver dans l'émission:
PAR LES TEMPS QUI COURENT par Marie Richeux

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

Pour son exposition « Engramme » à la galerie Templon à Paris jusqu'au 16 mai, Il aborde ces pierres capables d'absorber, les doubles systèmes de représentation, le corps absent, les traces et états de rêve diurne, ainsi que la force et l'imaginaire procurées par le noir et blanc.



ABDELKADER BENCHAMMA
FRANCE CULTURE, 02 septembre 2020

L'artiste s'est intéressé aux recherches de neurophysiologie autour de l'engramme, trace biologique de la mémoire dans le cerveau. L'artiste a conçu une installation agrégeant fresque immersive et dessins, multipliant les couches qui interrogent notre lecture des images et leurs survivances. Il convoque apparitions, symboles, représentations interdites et visions inconscientes pour aborder ces questions : comment l'humanité est-elle programmée pour comprendre les images, qu'est-ce que la croyance aujourd'hui ?



« Avec le dessin, j'essaie de tourner autour de quelque chose sans formes propres, qui serait toujours en mouvement, en disparition, et qui prendrait différentes formes selon les époques et les croyances. Je me suis entraîné à ne pas voir de formes. Pour moi, ce sont des dynamiques qui sont au mur, comme des forces ou des sons. Quand je dessine, ce sont des termes très physiques qui me passent par la tête. Le cerveau déteste ce qui n'a pas de forme, et il en propose automatiquement une, c'est ce qu'on appelle

ABDELKADER BENCHAMMA

FRANCE CULTURE, 02 septembre 2020

la paréidolie. Ce qui m'intéresse, c'est de retarder le moment où le cerveau va proposer une forme, pour essayer de garder un peu ce trouble.

Il est important de se rappeler qu'une exposition on la parcourt physiquement, on lit une œuvre, on la comprend mentalement et en même temps, on arpente un lieu. Comment se déplacer, comment amener un spectateur dans tel endroit, où placer les densités ? Ce sont des questions qui m'ont très vite intéressé, et dans les expos j'essaie d'y penser. Et là, c'est la galerie Templon qui m'a poussé à aller vers l'installation, à dessiner partout et à mettre le spectateur au centre de l'exposition. J'ai tout de suite eu cette idée que le dessin devait sortir du cadre, jouer dans l'espace, et que l'espace de l'exposition devait devenir une expérience de création, un peu comme un atelier déplacé.

Pour dessiner il faut que je sois hyper concentré sinon je me trompe. En dessin, contrairement à la peinture, on ne peut pas se tromper : en peinture on peut recouvrir, ajouter des couches, alors que le dessin, une fois fait, on ne peut pas l'effacer. Donc, il y a une sorte de gravité du dessin qui est assez épuisante mentalement.

Je trouve que la couleur c'est compliqué, je la fais intervenir par petites couches et c'est une chose sur laquelle je travaille, mais je n'ai pas encore trouvé de solution qui me satisfasse. Je suis attaché à cette force presque universelle qu'a le noir et blanc. Avec la couleur, j'ai peur que tout devienne beaucoup trop figuratif, alors que le noir et blanc permet une distance avec ce qui est figuré et donne accès aux abstractions. »

ABDELKADER BENCHAMMA
ARTNEWSPAPER.FR, 20 mars 2020



Trente-six projets d'artistes internationaux sont prévus pour les futures gares du Grand Paris Express. En plein chantier, le réseau accueille déjà des initiatives de créateurs d'horizons très différents.



Tandem Stromæ et Luc Junior Tam & Kengo Kuma, ligne 16 sud du Grand Paris Express. © Société du Grand Paris / Stromæ et Luc Junior Tam

ABDELKADER BENCHAMMA
ARTNEWSPAPER.FR, 20 mars 2020

Daniel Buren, Fabrice Hyber, Félicie d'Estienne d'Orves, Michelangelo Pistoletto, Laurent Grasso, Tatiana Trouvé, Stéphane Thidet, Hicham Berrada, Ange Leccia, Abdelkader Benchamma... Tous ont répondu à l'appel du Grand Paris Express, et vont installer leurs ateliers à Arcueil, Champigny-sur-Marne, Aulnay-sous-Bois ou Sevran-Beaudottes. Soixante-huit gares au total doivent voir le jour d'ici 2030 aux abords de Paris, dans le plus grand projet actuel de transport d'Europe. Comme tout plan d'urbanisme, ce chantier titanesque est aussi un pari artistique et culturel, et c'est à José-Manuel Gonçalves, directeur du Centquatre-Paris, qu'est revenue la charge délicate d'allier les arts au nouveau réseau francilien. Avec Pierre-Emmanuel Becherand, directeur du Fonds de dotation du Grand Paris Express, il doit piloter un programme à double temporalité.

« Il y a le temps du chantier et le temps des gares, qui doivent aboutir d'ici 2024, pour les Jeux Olympiques, et jusqu'en 2030. Dans les deux cas, l'idée est de placer les artistes et la création au cœur des événements », nous a déclaré José-Manuel Gonçalves. Pour quel coût ? La Société du Grand Paris a décidé de consacrer « un pour mille » de son budget total à l'art et à la culture, soit 32 millions d'euros, dont 16 millions d'ici 2024.

LE PROJET PHARE DU PROGRAMME, BAPTISÉ «TANDEM », ASSOCIE UN ARTISTE ET UN ARCHITECTE



Tandem Frédéric Neau & Abdelkader Benchamma, Vitry Centre, ligne 15 sud du Grand Paris Express. © Société du Grand Paris / Abdelkader Benchamma / Frédéric Neau

ABDELKADER BENCHAMMA
ARTNEWSPAPER.FR, 20 mars 2020

Le projet phare du programme, le plus attendu, a été baptisé « Tandem ». Il associe pour chacune des gares un architecte et un artiste travaillant en connivence. « *Aucun projet ne démarre s'il n'y a pas eu de rencontre entre l'artiste et l'architecte,* insiste José-Manuel Gonçalves.

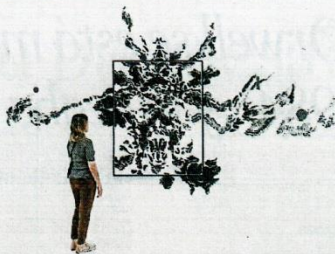
La manière de travailler, d'établir une relation, est aussi importante que le résultat ». Si Hector Guimard a marqué du sceau de l'Art nouveau le métro parisien, les gares du Grand Paris auront, elles, chacune leur signature propre.

« Nous avons fait en sorte que le programme soit complètement hétérogène et qu'il recoupe aussi des questions de société : représentation d'artistes internationaux, diversité des genres artistiques, équilibre homme-femme..., » explique José-Manuel Gonçalves. *Entre Michelangelo Pistoletto et Ryoji Ikeda par exemple, il y a deux voire trois générations d'écart, avec des vocabulaires extrêmement différents ».*

Sur trente-six duos, 50 % d'artistes internationaux sont attendus et 20 % de moins de 35 ans. Les derniers tandems, annoncés jeudi, associent Abdelkader Benchamma et Frédéric Neau, Studio Nonotak et Franklin Azzi, Félicie d'Estienne d'Orves et Dietmar Feichtinger, JR et Benedetta Tagliabue, Eva Jospin et Jean-Paul Viguier, Eduardo Kobra et Thomas Richez, Daniel Buren et Jean-Marie Duthilleul, ce dernier étant également en duo avec Fabrice Hyber sur une autre gare. « *L'idée est aussi de créer un réseau d'œuvres dans des gares que les gens vont pouvoir visiter facilement* », ajoute José-Manuel Gonçalves.

Les stations seront ainsi distantes de deux minutes et demie, « *le temps de traverser une grande salle du Louvre* », ajoute le designer Patrick Jouin, qui signera le mobilier des futures gares, en collaboration avec Ruedi Baur pour la signalétique.

Le réseau tentaculaire du Grand Paris Express ne va pas attendre que les gares sortent de terre pour accueillir les artistes. L'initiative « Chantiers partagés » propose actuellement des résidences à des créateurs de toutes les disciplines pour monter des projets avec les habitants, du design d'objet à Champigny-sur-Marne au défilé de mode à Aulnay-sous-Bois. Des œuvres dites « nomades », de Vivien Roubaud, Alain Bublex ou Pablo Valbuena, circulent de chantier en chantier. Les créations en réalité virtuelle sont aussi de la partie, avec les bornes « numériscopes », qui permettent une immersion dans des œuvres numériques interprétant le futur métro. Des « fêtes de chantier » effacent enfin les hautes palissades en invitant les habitants à des concerts et à des performances, à l'emplacement de leur future gare. Une manière de faire oublier les désagréments des travaux ? Le dernier rendez-vous festif, organisé en février à Villejuif, a rassemblé plus de 6 000 personnes.



Un dibujo expandido de Abdelkader Benchamma

La galería ADN expone los dibujos expandidos de Abdelkader Benchamma

El rayo fósil

Arte y artes

JUAN BUFILL



El año solo acaba de empezar, pero me atrevo a afirmar que la exposición de dibujo expandido que presenta Abdelkader Benchamma en la galería ADN va a ser una de las mejores del 2021. Abrió a mediados de diciembre, permanecerá abierta hasta final de febrero o primeros de marzo y se titula *Rayon fossile*, un término tomado de la astrofísica que alude a un fondo del universo, invisible, y puede evocar además ciertas aventuras de *Blake y Mortimer*, dibujadas por Edgar P. Jacobs.

Benchamma (Mazanet, Francia, 1975) es ante todo un dibujante. Que además sus dibujos se expandan por las paredes y se desplieguen en forma de instalaciones arquitectónicas o de esculturas, o que se concentren en libros impresos, es en cierto modo secundario. Esta es su tercera muestra individual en esta galería barcelonesa y es la mejor hasta la fecha, en parte gracias a que el amplio espacio de la nueva sede de ADN le ha permitido expresarse con plenitud, y en parte porque también la obra reciente de Benchamma es no solo más abstracta, sino también más rigurosa en sus procesos y métodos y más profunda en su visión de una realidad incierta y en perpetua transformación.

Su dibujo expandido es singular, y sin embargo puede evocar el de otros dibujantes excelentes: los *Diluvios* de Leonardo (realizados hace ya cinco siglos) y parecen visiones del siglo XXI), los árboles como nubes subjetivas y como signos de Alexandre Hollan, los paisajes cristalizados o etéreos de Moebius, o fluidos, ingravidos y oníricos del mallorquín Pere Joan, o incluso los trazos precisos en blanco y negro de otro referente del cómic moderno, influido por los grabados antiguos como el propio Benchamma: el californiano Charles Burns. También se pueden encontrar visiones equivalentes de estos paisajes de materia y energía en el dibujo abstracto contemporáneo –por ejemplo en los paisajes de trazos de Juan Escudero– y en la fotografía abstracta atenta a las formas de la luz y el fluir de la materia en el tiempo.

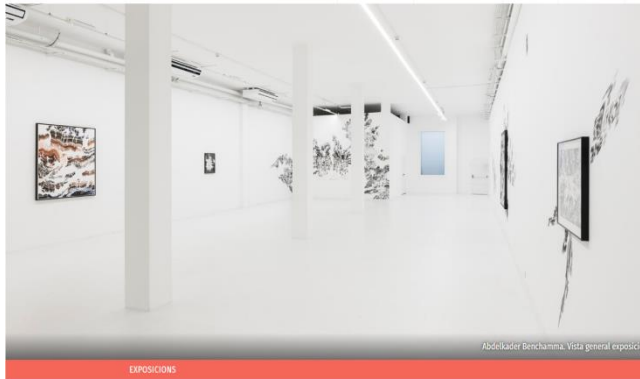
En la obra de Benchamma se da la paradoja de un trazo sorprendente que, sin embargo, obedece siempre a un método autoimpuesto, a una autodisciplina. Pero el resultado de esa autolimitación aparece como un suceso libre o liberador y es sugestivo y expansivo, como una apertura mental. Los límites trazados subrayan la existencia del fragmento y a menudo son atravesados, trascendidos. La reducción cromática al blanco y negro –salvo pocas excepciones–, es un factor de abstracción que aumenta la indeterminación y la capacidad de evocación de estos dibujos. Las formas pueden ser nítidas, pero la falta de color permite imaginar fusiones de los cuatro elementos naturales, distintas posibilidades de la materia y la energía. Así, en sus dibujos encontramos grupos fragmentarios de trazos, dispersos y rodeados de espacio blanco, paisajes indefinidos o inestables que pueden evocar la materia mineral en estado sólido, un oleaje fluido, un fuego en estallido, un fragmento de organismo, la tie-

'TERRITORIO HELADO'

Última semana para visitar la muestra de Luis Feo en Pigment Gallery, una selección de dibujos hiperrealistas de paisajes polares que parecen fotografías

rra que tiembla o se agrieta, un magma volcánico o un instante en una nube de tormenta.

A veces se evocan posibles estados intermedios, en fase de transformación. O incluso fusiones que parecen imposibles, como ese rayo fósil que da título a la exposición. Esta precisa indefinición de los paisajes, que son figurativos y a la vez son abstractos, se expresa también mediante una clara incertidumbre en lo referente a la escala de la representación. Los trazos y texturas son fractales, y podrían aludir a partes de la realidad visible en la escala humana, a paisajes microscópicos o cósmicos, o incluso a paisajes de fusión material y anímica: los ojos de un torbellino, el cuerpo de una tormenta, los fragmentos de una fuga espaciotemporal.●



Abdelkader Benchamma. Vista general exposició.

EXPOSICIONS

Abdelkader Benchamma. L'espiritualitat del dibuix

per Ramon Casalé Soler 10 gen. 2021

No és gaire habitual veure exposicions només de dibuix contemporani a les sales d'art, ja que gairebé sempre va associat als quaderns de notes o als esbossos previs d'obres d'altres disciplines. Ara, a la galeria ADN presenta Rayon Fossile (Raig fòssil) de l'artista francès d'origen algerià Abdelkader Benchamma (Mazamet, 1975), que basa el seu treball en el dibuix i en diferents procediments gràfics. El títol fa referència "al fenomen de l'astrofísica coneguda com a radiació de fons de microones, que es considera un rastre del big bang durant el qual es va crear l'univers". És la tercera vegada que mostra les seves creacions a la galeria, encara que també havia exposat The Great Invisible Battle, a la Blue Project Foundation de Barcelona, on es "qüestionava la veracitat de les imatges que veiem partint de modificacions i reinterpretacions de les mateixes imatges".

Benchamma viu i treballa entre París i Montpel·lier, on executà recentment una intervenció a la mostra inaugural de l'Hotel Richer de Belleval, nou espai d'exposicions de la Fundació Helenis GGL, al costat de Jim Dine, Jan Fabre i Marlène Mocquet.

La seva obra destaca per la seva manera d'endinsar-se en el món del dibuix, ja que va més enllà del suport paper per continuar el seu recorregut per les parets de la galeria. És com si la matèria fugís del marc "en forma de creixement orgànic". Les seves peces alternen la figuració amb l'abstracció i s'hi aprecia una sèrie d'elements relacionats amb la filosofia, la ciència, la literatura, i sobretot, l'art. Les referències al món clàssic, l'estampa japonesa, el disseny gràfic, el còmic i l'art urbà, més conegut com a *street art*, també són aspectes que l'atrauen. El seu treball es mou dins del terreny conceptual, atès que "planteja una reflexió sobre la metamorfosi, on les propietats físiques de les formes queden sotmeses a processos de materialització i desmaterialització".

“Rayon Fossile”

Quan hom entra a visitar l'exposició el primer que observa és que es tracta d'un espai diàfan tant per la llum com per les parets blanques de les sales, només trencat pel negre de les obres. Per tant, la sensació que vaig tenir en entrar a la sala principal va ser molt especial i quasi em feien mal els ulls per la claror d'un espai tan blanc. Una gran part dels dibuixos surten del quadre i s'expandeixen per les parets. Estem davant d'un *site-specific*, una obra pensada per a un espai concret, en una galeria que disposa d'unes parets molt altes. Es tracta, doncs, d'una obra efímera, el que també és un risc.

L'artista fusiona el dibuix, la instal·lació i l'escriptura en cadascuna de les obres, inspirades “en escenaris visuals que provenen de reflexions sobre l'espai i la seva realitat física, els seus límits i les seves zones de contacte amb l'espai mental”. És un treball molt laboriós, meticulós i pulcre. Cadascuna de les obres està elaborada manualment, sense patrons previs. Totes les línies o ratlles que apareixen tenen diferents gradacions, unes més clares i altres més fosques. La sensació de moviment és ben evident, sobretot per les línies ondulades que visualment semblen les escorces dels arbres o els estrats geològics i, si deixem volar la nostra imaginació, fins i tot trobaríem alguns animals o personatges fantasmagòrics. Dins d'aquests paràmetres hi ha les obres *Rayon Fossile* i *Engramme. Du bas vers le haut et du haut vers les bas*.



Abdelkader Benchamma. Vista general exposició.

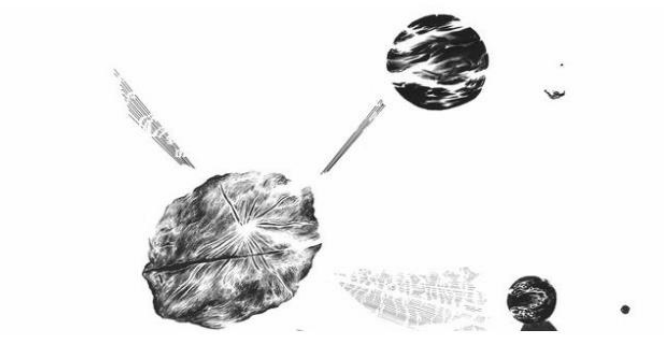
En canvi, a l'obra *Events* observem un paisatge, on se'ns suggereix el que sembla una palmera. El que és rellevant és que l'artista aconsegueix que l'espectador presti atenció i tracti d'esbrinar el que representa en realitat. A *Rayon Fossile 2*, sí que es percep una sèrie d'elements identificables com és la d'un fòssil, fruit d'una roca sedimentada, i també un cercle com si es tractés d'un planeta i un personatge que l'està assenyalant.

Respecte de les obres que s'estenen per les parets, no porten títol. Parteixen d'un nucli on està situat el dibuix inicial, o sigui el suport del paper. Després continua l'obra per tota la paret, o fins i tot fora d'ella. Són formes orgàniques que es poden relacionar també amb els paisatges, però des d'una òptica conceptual i minimalista, ja que evoquen “el moviment d'elements naturals, com l'aire, els núvols, la terra i l'espai”. També hi trobem imatges que van més enllà de la nostra realitat visual, en aquest cas telescòpica, per l'aparició de naus extraterrestres que es poden relacionar amb la teoria de la conspiració, que segons Benchamma, es tracta de “les llums que els nostres avantpassats van interpretar com a àngels en el cel i que s'han convertit en platets voladors o aeronaus fantasma”. Per això, els humans sovint mirem al cel, esperant algun senyal que indiqui la seva presència. En conjunt, són obres que cerquen l'espiritualitat, la mitologia i l'idealisme, enfront d'un materialisme massa exacerbada.

< TORNAR

EXPOSICIONS

Data inici	Dissabte, 12 desembre 2020
Data fi	Dissabte, 27 febrer 2021
Dates especials de tancament	Divendres, 25 desembre 2020 Dissabte, 26 desembre 2020 Divendres, 1 gener 2021 Dimecres, 6 gener 2021
Horaris	De dilluns a divendres, de 9.30 a 19.30 h. Dissabtes, d'11 a 15 h
ADN Galeria	
Informació	Entrada lliure



El dibuix expandit d'Abdelkader Benchamma s'estén per l'ADN Galeria

L'ADN Galeria acull del **12 de desembre al 27 de febrer** *Rayon Fossile*, una mostra de l'artista francès Abdelkader Benchamma on el dibuix s'expandeix i surt dels límits d'una obra concreta per estendre's per l'espai expositiu.

Abdelkader Benchamma és un artista nascut a Masamet, a la regió francesa d'Occitània, el 1975. Viu i treballa entre Montpeller i París, i ha exposat entre altres ciutats a Brusselles, Toronto, Nova York, Doha i, sovint, a París, on ha protagonitzat exposicions tan sonades com *L'horizon des événements* (2018), al prestigiós centre de creació multidisciplinari **Le Centquatre-Paris**. En aquell centre parisenc, va crear una sorprenent obra mural de grans dimensions que pertorbava el concepte de l'espai de l'espectador en expandir-se per les parets i el sostre de la sala on es mostrava la creació.

També a l'**ADN Galeria**, on mostra les seves creacions més noves, l'artista crea una obra *site-specific*, és a dir, pensada expressament per a l'espai que l'acull. És una obra que depassa els límits del paper i que envolta fins i tot els mateixos espectadors i espectadores que l'estan veient.

Abstracció i figuració, ara amb un clar predomini de la primera, es troben en les obres de **Benchamma**, que sovint beuen de referències clàssiques de l'art i la literatura, d'aquesta divulgació científica popular a la qual l'artista és addicte, del disseny gràfic, de l'art oriental i fins i tot del còmic i l'art urbà. A partir d'aquests elements, crea unes imatges problemàtiques de caràcter oníric i incoherent que mostren un existencialisme angoniant i que alludeixen al món de la ciència però, també, al de l'espiritualitat.

Ho fa un cop més a *Rayon Fossile*, un títol que fa referència al fenomen de l'astrofísica conegut com a radiació de fons de microones, que es considera un rastre del big bang durant el qual es va crear l'univers. **Benchamma** considera que la representació d'aquesta radiació de fons ens permet rastrejar mitjançant les imatges records del nostre inconscient fossilitzat, d'aquí el títol de la mostra.

La ciència, doncs, és un dels instruments que utilitza l'artista per parlar de la condició humana, de les necessitats i de les pors d'uns homes i dones que expressen i combaten la desorientació i l'angoixa mitjançant la creació de mitologies. **Benchamma** es pregunta pels mites i per l'aspecte que prenen en temps d'internet. Potser abans parlàvem d'àngels i éssers celestials i avui ens referim a éssers extraterrestres i ovnis, però, de fet, tot és part de la mateixa història: la d'una Humanitat que alça la vista cap al cel mentre espera alguna cosa.

Les obres de la mostra, que confronten el que és a dalt i el que és a baix, el cel i la terra, expressen la decepció de **Benchamma** per la societat materialista en la qual vivim i són una reivindicació d'una espiritualitat que, en la seva opinió, està molt poc present en el món contemporani.

Aquesta és la tercera exposició d'**Abdelkader Benchamma** a l'**ADN Galeria**, a més de *The Great Invisible Battle*, que va presentar l'any 2016 a la Blue Project Foundation de Barcelona i que qüestionava la veracitat de les imatges que veiem partint de modificacions i reinterpretacions d'aquestes mateixes imatges.

Si teniu curiositat per veure les obres més noves d'**Abdelkader Benchamma**, deixeu-vos envoltar per les creacions que formen part de *Rayon Fossile*, però, abans, consulteu la informació sobre la mostra al web de [ADN Galeria](#)

Data de publicació: Dimecres, 09 Desembre 2020



6 desembre 2020

EXPOSICIONS BARCELONA

ABDELKADER BENCHAMMA PRESENTA 'RAYON FOSSILE' A LA ADN GALERIA

[bonart](#)

ADN Galeria del carrer Mallorca, 205 de Barcelona presenta del 12 de desembre al 27 de febrer del 201 l'exposició Rayon Fossile d'Abdelkader Benchamma. Rayon Fossile reuneix gran part de la producció recent d'aquest artista i inclou un projecte site-specific en la sala principal de la galeria. La mostra quedarà inaugurada el dia 12 de desembre, de 12 a 19 h.. Benchamma centra la seva pràctica en el dibuix. Un dibuix expandit que desborda els límits del paper per a ocupar l'espai expositiu creant una nova dimensió que envolta l'espectador.

A la imatge, Rayon Fossile II, 2020.

Etiquetes: [Abdelkader Benchamma](#) · [ADN Galeria](#) · [Rayon Fossile](#)



THE ART NEWSPAPER *DAILY*

MERCREDI 18 DÉCEMBRE 2019 / NUMÉRO 396 / 1€



POUR ABDELKADER BENCHAMMA, LE DESSIN EST UNE FIN EN SOI P. 3



ROYAUME-UNI LES COFFRES-FORTS PRIVÉS EN PLEIN ESSOR P. 6



RESTITUTION VINGT-SIX ŒUVRES D'ART VONT ÊTRE RESTITUÉES AU BÉNIN D'ICI 2021 P. 8

FOIRE ASHLEY R. HARRIS NOMMÉE DIRECTRICE EXÉCUTIVE D'INDEPENDENT À NEW YORK P. 8

ART ANCIEN NOUVELLE ÉTAPE DANS LA RESTAURATION DU RETABLE DE « L'AGNEAU MYSTIQUE » DES FRÈRES VAN EYCK P. 8

IN PICTURES NOTRE SÉLECTION PARMI LES RÉSULTATS DES VENTES D'ART ASIATIQUES À PARIS P. 10

POUR ABDELKADER BENCHAMMA, LE DESSIN EST UNE FIN EN SOI

L'artiste propose au musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, à Sérignan, une exposition articulée en trois temps autour de ses dessins.

Par Sébastien Planas



Vue de l'exposition « Abdelkader Benchamma. "Fata Bromosa" », Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, à Sérignan. Photo: Aurélien Mole

SON TRAVAIL RESTE MARQUÉ PAR UNE GRANDE UNITÉ

La visibilité du travail d'Abdelkader Benchamma (né à Mazamet en 1975) a connu un important accroissement ces derniers mois, notamment avec son entrée à la Galerie Templon, accompagnée d'une monographie (« Engramme », en mars 2019), ainsi que de plusieurs expositions (Couvent des Bernardins, Nuit Blanche 2018, Collection Lambert à venir). Son travail reste cependant marqué par une grande unité dans ses préoccupations et ses formes depuis ses débuts à la galerie Agnès b. Il s'est amplifié et a accentué certains traits dont témoigne ostensiblement l'exposition « Fata Bromosa », actuellement présentée au musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée à Sérignan et dont Sandra Patron et Clément Nouet sont les commissaires.

Le parcours se déroule en trois temps, chacun occupant un espace dédié de façon quasi exclusive. Le premier est une salle où six grands dessins accrochés aux murs s'accordent par une homogénéité visible. Il s'agit de traits caractéristiques du travail



Vue de l'exposition « Abdelkader Benchamma. "Fata Bromosa" », Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, à Sérignan. Photo: Aurélien Mole

de Benchamma, dessinant des formes indéfinissables et symétriques, ondulant voire vibrant de façon synchrone, faisant immédiatement penser à des tests de Rorschach. Il s'agit pourtant dans l'esprit de l'artiste de rappels de dessins naturels, géologiques en particulier, que l'on trouve par exemple dans les marbres. L'artiste a réalisé cette exposition à la suite d'une résidence à la Villa Médicis à Rome, soutenue par la région Occitanie et la DRAC, où son attention aux formes géologiques s'est portée sur les marbres qui ornent les églises de la Ville éternelle. Puisque ces formes créées par la nature au cours de l'évolution de la croûte terrestre ne sont que la conséquence d'accumulation d'amas organiques (coquillages) au cours du temps, ces dessins ne peuvent pas être qualifiés au sens strict d'abstractions, mais plutôt d'imitations plus ou moins fidèles et d'attention à ce que la nature produit de mystérieux dans son évolution minérale. Roger Caillols déjà collectionnait les pierres à images, mémoires de vies et stratifications quasi éternelles. Il ne s'agit pas non plus de monochromes, puisque le noir varie en intensité sur ces papiers, oscillant vers le brun ou le rouge, voire parfois le bleu.

CES DESSINS NE PEUVENT PAS ÊTRE QUALIFIÉS AU SENS STRICT D'ABSTRACTIONS, MAIS PLUTÔT D'ATTENTION À CE QUE LA NATURE PRODUIT DE MYSTÉRIEUX DANS SON ÉVOLUTION MINÉRALE

La deuxième salle, plus petite en taille, développe une douzaine de dessins encadrés associés à des interventions *in situ* de l'artiste directement sur les murs, créant un « effet de lien » dedans-dehors entre les pièces exposées, les unissant de façon



Vue de l'exposition « Abdelkader Benchamma. "Fata Bromosa" », Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée, à Sérignan. Photo : Aurélien Mole

tentaculaire. On y trouve l'intérêt de Benchamma pour des fictions qui questionnent la croyance et la réalité, la croyance *en* la réalité même. On y trouve aussi, à force d'attention, des galaxies et des ovnis, des êtres perdus dans les espaces dignes de Beckett et des espèces de galaxies fictives. On est alors entre le mystère et la science, à la limite floue entre l'entendement et l'imagination. Une série en particulier retient l'attention : Benchamma est intervenu de façon insidieuse sur des gravures de Daumier elles-mêmes mystérieuses à la base, y ajoutant, sans trop que l'on puisse toujours discerner qui a réalisé quoi, ici un pseudo-ovni, là une apparition terrestre.

**LE DESSIN
A QUITTÉ LE
CADRE, PUIS
QUITTÉ LES
MURS. EN
S'ÉMANCIPANT
DU PAPIER,
IL MONTRÉ
LA SOLUTION
TROUVÉE PAR
L'ARTISTE POUR
FAIRE DE CETTE
TECHNIQUE
UNE FIN EN SOI**

La croyance de tous dans le monde semble se dérégler, comme c'est parfois le cas, à l'exemple de l'épisode qui s'est déroulé à Los Angeles à la fin de la Deuxième Guerre mondiale, quand l'armée américaine a pointé toute une nuit ses lumières et ses armes vers le ciel, tirant sur rien, ou sur ce que l'on voulait voir, ovni ou signe de Dieu. Des renvois à la foi musulmane, l'attitude religieuse plus généralement, mais aussi les références à la science ou aux dédales d'Internet apparaissent dans l'exposition, comme dans ces dessins inspirés d'images circulant sur la toile, visiblement modifiées, où les crédules, touchants, cherchent à déchiffrer un supposé mot directement écrit par Dieu dans un arbre ou au milieu d'une tempête.

La troisième salle atteint le but préparé par les deux premières, permettant une immersion totale dans le dessin de Benchamma. Chaussé de pantoufles hygiéniques – à la différence du Collège des Bernardins où l'on pouvait en gardant sa dignité déambuler ses chaussures au pied –, le visiteur parcourt dans la pénombre le fil complexe et sans ordre apparent des dessins proposés par l'artiste, disposés en mosaïque comme d'immenses pixels. On croit alors voir un paysage fracturé, mais l'absence de repères désoriente le visiteur. Un effet de pavement ou de tapis vient de plus accentuer le sentiment de mettre ses pieds sur quelque chose de précieux. Le dessin a quitté le cadre, puis quitté les murs. En s'émancipant du papier, il montre la solution trouvée par l'artiste pour faire de cette technique souvent minimaliste et préparatoire une fin en soi occupant des espaces de grande échelle.

« Abdelkader Benchamma. «Fata Bromosa» », jusqu'au 19 avril 2020,
Musée régional d'art contemporain Occitanie / Pyrénées-Méditerranée,
146 avenue de la plage, 34410 Sérignan, <http://mrac.laregion.fr>

/art absolument/

L'ART D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

DOSSIER SPÉCIAL

L'EXPÉRIENCE DU DESSIN

DE LA RENAISSANCE AU CONTEMPORAIN

ET AUSSI

GAUGUIN À BÂLE / VELÁZQUEZ AU GRAND PALAIS

RÉTROSPECTIVE TANIA MOURAUD / LES ANIMAUX DE GILLES AILLAUD

L 14375 84 F 10,00 € RD

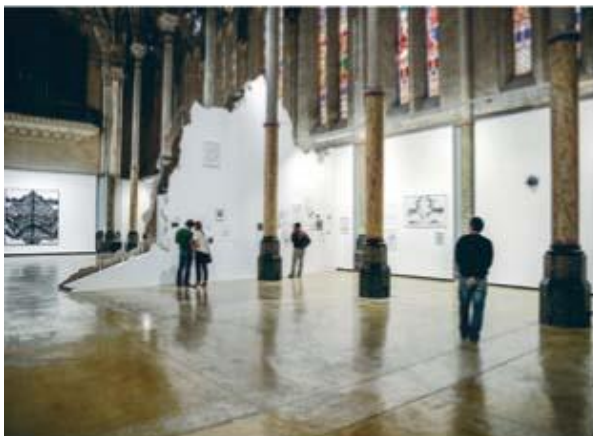


Abdelkader Benchamma.
Le Soleil comme une plaque d'argent mat
 Carré Sainte-Anne, Montpellier

Du 10 octobre au 30 novembre 2014

Abdelkader Benchamma paraissait déjà préoccupé par la question de l'origine et de la transformation, au sens d'un moment riche de potentialités, où subsiste l'indétermination du motif. Pour son exposition au Carré Sainte-Anne, alors que l'artiste approche des 40 ans, sa prise en compte des fondements du dessin semble se préciser.

Abdelkader Benchamma est virtuose, c'est un fait : un plaisir à la tâche le guide, dissimulé ou non, dans ses vastes wall drawings comme dans les ajouts qu'il appose sur des reproductions de gravures de Gustave Doré. Et le dessin que trace son œuvre en appelle à une multiplicité de registres graphiques et à la prise en compte, à travers le prisme de son médium, d'autres champs – sculpture, installation mais également littérature et sciences. « Je ne conduis pas, je suis conduit », affirmait Matisse. Cependant, tout comme Matisse, Benchamma n'est pas un « génie malgré lui ». Sa pratique ne se limite pas à son aïeule. Cette dernière s'offre plutôt comme une matrice, un point d'origine vers lequel il retourne sans cesse. Son exposition peut se lire à l'aune de l'une de ses remarques à propos de *Paréidolie*, grand dessin réalisé avec des feutres dont les différents encrepages autorisent l'apparition d'une image d'interprétation plurielle : test de Rorschach asymétrique, topographie,



Vue de l'exposition *Le Soleil comme une plaque d'argent mat*, Carré Sainte-Anne, Montpellier, 2014.



Vue de l'exposition *Le Soleil comme une plaque d'argent mat*, Carré Sainte-Anne, Montpellier, 2014.

strates ou veinures de marbre... autant de motifs dont la singularité échappe à une définition stricte. « J'ai cherché à en rendre ostensible le caractère fabriqué », dit-il. Dans cette « fabrique » du dessin, dès lors que l'on songe que la plupart des pièces ont été réalisées sur place, les soutiens d'une très graphique paroi construite pour l'exposition sont laissés visibles, tandis qu'à sa surface s'étale une collection documentant ses sources iconographiques. Manière sans doute de placer sur un même plan son dessin et les conditions qui informent sa pratique. Avec cette orientation, Benchamma inscrit l'origine dans la transformation.

Tom Laurent

NEWS

BRIEF

obscure harmony born from the chaotic environment that envelops us.

The strong influences of science fiction and cosmology, as well as existentialist theater and literary investigations, emerge lucidly in Benchamma's art. Along with the concepts and theories, aspects of the visual expressions of these ideas filter into his drawing processes—his technique is a fusion of graphic techniques used in printing, engraving, landscape, and scientific drawing. The purity and intensity of the lines in his scenes express powerful and ambiguous atmospheres, provoking the questioning of a stable reality: Benchamma notes "the more the line is precise, the more the nature of the mass remains elusive."

Anumber of Benchamma's 'Sculpture' drawings, developed from his fascination with monolithic forms and primordial matter, will be on display. As they develop organically on the page, proliferating from their starting points into ambiguous masses, they offer a relief from other subject matter by containing potential but no defined outcome beyond themselves. Suggestions of organic and mineral forms emerge in the fluid patterns, recalling the strength of mountain landscapes or planes of greenery, though nothing is explicit in these scenarios and the implications are often conflicting. Benchamma restricted himself to using only black marker pens for some of his 'Sculpture' drawings so that the varying shades of black reveal questions of reality and illusion within a wider spectrum. Purples, mauves, blues, and grays emerge in a muted black rainbow, and the idea of a true black becomes indeterminate and obtruse.

While Benchamma's central focus is drawing that hovers between two- and three-dimensionality, he occasionally develops ideas into wooden sculpture to further his conceptual questioning of reality. In two wooden parquet



Abdelkader Benchamma, *Le mauvais point*, solid oak and ply wood, 250 x 120 cm.

floors exhibited in the exhibition, Benchamma breaks with all the material properties of a sheet of glass, shattering it in a way that the viewer only notices when standing up close to the work. The technical behavior of the natural materials, wood and glass, are manipulated and decontextualized to create a surreal and spectacular illusion.

Abdelkader Benchamma (b.1975, France) lives and works in Montpellier. In 2011, his monograph entitled *Dark Matter* was published by Galerie du Jour, Paris, in conjunction with his solo exhibition there. In the same year, Benchamma participated in the *Future of a Promise* exhibition at the Venice Biennale, and was commissioned for the *Told Untold Retold* exhibition at the Mathaf

Museum, Doha, Qatar. He has had solo exhibitions across Europe as well as in Asia, and has works in public collections, namely the FRAC Languedoc-Roussillon, the Musée de Beaux Arts-Orléans and Artotheque de Pessac in France.

Gallery Isabelle van den Eynde is at Al Quoz 1, Street 8, Al Serkal Av. # 17, Dubai, UAE. Po. Box 18217. Tel: (971-4) 323 5052. www.ivde.net.

• • •

SINGAPORE

Poetic Licence

Luxe Art Museum is presenting the first Singapore show of photography entitled *Licentia Poetica* by the



Moreno Maggi, *Ragusa 2*, photograph, 66 x 100 cm, edition of 8.

Italian photographer Moreno Maggi, April 27 to May 6, 2012. The artist showcases a personal project called *Licentia Poetica*, a study of the statues of the Stadio dei Marmi in Rome. There are 20 fine art photographs printed in a limited edition of eight each.

Stadio dei Marmi is a sport stadium in the Foro Italico, a sport complex in Rome, Italy. It was built in the 1930s as a complement to the annexed Academy of Physical Education (now the seat of CONI, Italian Olympic Committee), to be used by its students for training. The project was designed by the architect Enrico Del Debbio, and inaugurated in 1932. Sixty marble statues in classical style, portraying athletes, crown the structure of the stadium—all in white Carrara marble—each offered by the provinces of Italy. The main goal of this stadium was to promote physical fitness among the youths following the ancient Roman's motto: "Mens sana in corpore sano" [A fit mind in a fit body.]

The statues were commissioned from then-unknown sculptors, including Selva, Canevari, and Bontini. Their willingness to demonstrate their talents was revealed in the statues and transmitted an impression of freshness, vitality, and strength that is typical of young fit bodies during gymnastics. Thanks to the sensitivity of the architect, the statues are at ground level while the arena is about five meters below. This alone highlights the importance of the statues that can be seen always and only from the bottom up.

Moreno Maggi, one of the best-known architectural and fine art photographers in Italy, started his career in the 1980s in New York where he lived for ten years working with photographers of architecture, fine arts, and annual reports while attending courses in fashion and still life photography at the Fashion Institute of New York.

Now living in Rome, Maggi works regularly for architectural studios such as Studio

Bruxelles, carrefour de la création

Parmi les manifestations européennes, les « Brussels Art Days » figurent en bonne place sur le marché de l'art

ARTS

BRUXELLES - envoyé spécial

Non à l'art contemporain. Ensemble nous pouvons l'arrêter », proclame une bande-roule brandie par des (faux) manifestants photographiés par Patrick Gans, qui trône dans la vitrine de l'éditeur Anima Ludens, installé rue Saint-Georges (vous savez, celui qui terrassa le dragon), à Bruxelles.

A voir l'exposition que présente son voisin de gauche, le galeriste Xavier Hufkens, ce n'est pas gagné : rien moins que des œuvres, sculptures, installations et gouaches de Louise Bourgeois (1911-2010), sous le titre « Les têtes bleues et les femmes rouges ». La voisine d'en face, Isabelle Van Den Eynde, montre, quant à elle, un travail impressionnant, celui du jeune (il est né en 1975 à Mazamet, dans le Tarn) Abdelkader Benchamma, fasciné par l'hystérie collective qui a saisi les habitants de Los Angeles le 24 février 1942, persuadés d'être attaqués par les Japonais, ou les extraterrestres, ce qui dans l'Amérique d'alors revenait à peu près au même.

Bienvenue aux « Brussels Art Days », comme on dit en belge, qui se déroulaient le week-end du 11 au 13 septembre, précédé de peu le « Berlin Art Week », comme on dit en allemand, qui se tiendra jusqu'au 20 de ce mois. De quoi patienter en attendant mai, où à Pa-

Trente galeries ont joué le jeu, ainsi qu'une douzaine de centres d'art associatifs et officiels comme le Wiels et Bozar

ris se tient « Choices », comme on dit en français : des événements organisés par les galeries d'art et les institutions de capitales désireuses de figurer en bonne place sur la carte du monde artistique.

Des propositions de qualité

Si Berlin est une pionnière du genre, et une sorte de mastodonte avec une centaine d'expositions et près de 80 000 visiteurs attendus, Bruxelles tente de rattraper son retard. Trente galeries ont joué le jeu, ainsi qu'une douzaine de centres d'art associatifs souvent mais aussi officiels comme le Wiels et Bozar.

Tout cela témoigne d'une belle vitalité que le *New York Times* saluait d'une jolie formule en juillet dernier, sous la plume de Rachel Donadio : « Contrairement à Berlin, où l'art est produit mais généralement pas acheté, et à Paris où c'est souvent le contraire, Bruxelles est à la fois une cité de commerce et de création. »

Il est exact que les artistes du monde entier s'y installent, attirés par des loyers très bas et une scène locale très dynamique. Est-ce pour autant perceptible lors des « Brussels Art Days » ? Ce n'est pas l'avis du collectionneur belge Alain Servais, qui le déplore : « L'énergie créative de Bruxelles offre un potentiel fantastique mais un manque d'ambition et de cohésion criant dans la réalisation de ce potentiel. » Et les galeries s'intéressent peu aux artistes installés du cru et privilégiés « des noms venus de l'étranger ».

Alain Servais regrette aussi, et il a raison, les horaires d'ouverture, de 12 à 18 heures : « Si l'on veut réellement créer un événement international [comme Berlin], on tient compte des visiteurs étrangers qui ne veulent pas attendre midi pour s'y mettre. » Et d'ajouter : « Le résultat est une absence totale d'étrangers à part quelques "cousins" français et même parmi les Belges, on a vu les "classiques" mais pas la vague de fond des collectionneurs. »

C'est d'autant plus regrettable que les propositions étaient souvent de qualité. Outre l'Américain Dan Graham qui a conçu une installation spécifique chez Micheline Szawjcer, on revoyait avec plaisir, et parfois avec une réelle fascination, les travaux du collectif moscovite « AES + F » chez Atropistics. On redécouvre le Français Christian Jaccard, chez Valérie Bach, avec sa première exposition

en galerie depuis plus de vingt ans : les travaux du septuagénaire, toiles calcinées et sculptures aux bases nouées mais aux sommets érectiles, sont plus vivifiants que jamais.

On découvre, chez Daniel Templeton, le travail de l'Indien Atul Do-diya, qui se livre à une belle réflexion sur le principe des chronologies synoptiques : que produisait l'art moderne lors des différentes étapes de la vie de Gandhi ? On notera que, sur les cinq galeries précitées, trois sont françaises d'origine. Si on y ajoute Almine Rech, installée là depuis 2007, et Nathalie Obadia, on est en droit de se poser des questions. Exil fiscal, quand tu nous tiens ? Pas nécessairement : un autre poids lourd du marché de l'art a aussi posé ses pénates dans la capitale belge. L'Américaine Barbara Gladstone.

La principale raison est géographique : contrairement à Berlin, Bruxelles est facilement accessible depuis Paris, Londres, voire de Bonn, Cologne ou Düsseldorf, et c'est en Rhénanie, pas à Berlin, que nichent les grands collectionneurs allemands. On n'oubliera pas non plus leurs mythiques confrères belges : en 2014, l'exposition « Passions secrètes » à Lille avait montré que dix-huit des plus dynamiques d'entre eux vivaient dans un rayon d'une trentaine de kilomètres à peine autour de Courtrai. ■

HARRY BELLET

S E L E C T I O N C D



MARC-ANDRÉ DALBAVIE
**Sonnets. Sextine-Cyclus.
Trois chansons populaires.**

Il est loin le temps où le nom de Marc-André Dalbavie, né en 1961, était cité par Pierre Boulez comme exemple du renouveau de la musique contemporaine.

Vingt ans plus tard, son langage – plus académique – a changé mais pas sa sensibilité de coloriste. A preuve, ces *Sonnets* (d'après Louise Labé) qui forment un cycle très prenant, porté par un véritable souffle de dramaturge et conçu dans les moindres détails avec une délectation d'esthète. Moins personnel, *Sextine-Cyclus* (vaste partition inspirée des productions de troubadours) rappelle un peu les *Folk Songs* de Luciano Berio. ■ PIERRE GERVAISONI
1 CD Ame Son



KEITH RICHARDS
Crosseyed Heart

On pardonne tout, ou presque, à Keith Richards : sa voix n'est pas fameuse, ses papillonnages impudiques agacent, tout comme ses efforts pour sans cesse refonder le mythe Rolling Stones par le blues – ici le titre joué à l'ancienne guitare-voix.

Crosseyed Heart, est heureusement placé en introduction de l'album. Avec ses rides, son bandana, ses vestes en python, le guitariste a conçu avec le batteur new-yorkais Steve Jordan un disque qui offre la preuve de la préséance du blues sur le rock. Il y a une série de redites balourdées, que *Lover's Plea*, soul à souhait, quinzisième et dernier titre de l'album, ne compense pas. Keith Richards nous dit qu'il veut s'amuser sans qu'on lui casse les pieds. Quitte à aligner des banalités en première partie de jeu, avait la reprise gracieuse de *Goodnight Irene* que Leadbelly a composé en 1932. ■ VÉRONIQUE MORTAIGNE
1 CD Mindless/Virgin/EMI



RENÉ LACAILLE EK MARMAILLE
Gatir

C'est une affaire de famille, de partage et de transmission. René Lacaille s'entoure de sa « marmaille », Marco et Oriane. Tous les trois chantent et se partagent les instruments, plus quelques compositions, dans cet album cimenté par une complicité bon enfant, coulé d'airs qui disent l'âme créole de La Réunion, de mélodies joueuses et malicieuses. Assurément, René Lacaille se sent bien en famille, le chanteur accordéoniste reprend la guitare qu'il avait laissée tomber depuis quelques années. Il dédie cet album à son frère de cœur, disparu, le 3 mai, l'homme de radio, journaliste et DJ Rémy Kolpa Kopol. ■ PATRICK LABESSE
1 CD Do Bwa/L'Autre Distribution

Le Monde | LOBS | Télérama | Courrier international | Challenge^s
présentent

Le charme pas si désuet du gala

La soirée « à l'américaine » qui permet de récolter des fonds fait des émules en France, notamment à l'Opéra de Paris

Big Bang dessiné

Les visions de fin du monde d'Abdelkader Benchamma



Un récit aux cadrages extraterrestres, zooms et dézooms abyssaux. L'ASSOCIATION

« **A**u même moment, nos oreilles s'emparent du plus horrible hurlement qui eût jamais été entendu. Personne, parmi des centaines qui s'essayèrent à décrire ce cri, n'y réussit tout à fait. C'était un mugissement dans lequel la douleur, la colère, la menace, et toute la majesté outragée de la nature se donnaient libre cours et se mêlaient dans un hurlement sinistre. » Cette plainte déchirante décrite dans *Quand la Terre hurle*, est celui de la Terre meurtrie, percée et profanée par les hommes. La nouvelle de Conan Doyle de 1928 fait l'hypothèse que notre planète est une gigantesque créature vivante qui se rappelle aux humains en criant son « indignation par toutes ses fissures, par tous ses volcans ».

Pierre. À l'inverse, c'est l'absence de cris, de bruit, ce silence cosmique, magistral et indifférent, qui pètrifie à la lecture de *Random*. L'impressionnant ouvrage en noir et blanc d'Abdelkader Benchamma, figure virtuose du dessin contemporain, met en scène une apocalypse graphique, muette comme une pierre. Récit fleuve cinématographique qui explose entre nos mains, les éléments s'y déchainent dans un souffle irrésistible qui balaye les 256 pages.

Ce livre hybride à l'édition très soignée, à la sérigraphie d'une extrême finesse, avec

sa couverture toilée évoquant les encyclopédies d'antan, est un ovni. Entre la bande dessinée, le storyboard, l'expérimentation graphique, il navigue entre l'infiniment petit et l'infiniment grand, le gazeux et le tellurique, le géométrique et l'organique, et plonge le lecteur dans les remous de la matière. Une matière incertaine, en constante transformation, qui est la force motrice, implacable et irrésistible, de la narration. Car c'est bien une histoire que nous raconte Abdelkader Benchamma, même s'il s'affranchit des codes, des genres, des cases, et repousse les limites des pages : cadrages extraterrestres, effets d'échelle, zooms et dézooms abyssaux... La fin du monde comme événement fractal, se reproduisant indéfiniment à différentes échelles.

Les phénomènes naturels (surmatrosés serait plus juste)



ABDELKADER
BENCHAMMA

Random
L'association/Agès B/Frac
Auvignon, 256 pp., 39 €.

dessinés par l'artiste avec une minutie extrême sont à la fois familiers et déroulants. Nuages perforés, pluie de météorites, geysers qui se figent, rochers animés par quelque force mystérieuse qui s'ébranlent, tels des particules zigzagant dans la neige jusqu'à la collision...

Parenthèse. Dans ces paysages minéraux inquiétants, les végétaux sont rares, à l'exception d'un bosquet frémissant. Il n'y a guère d'animaux (comme si toute espèce s'était déjà éteinte) et la présence furtive d'humains, sous la forme de lointaines silhouettes pas plus grandes que des fourmis, semble comme accidentelle, incongrue. Une parenthèse vite refermée à l'échelle de l'univers. Puis à nouveau le vide, glacial, sidéral, sublime.

« *Random est une prophétie* », écrit Facôme Thiellement dans la mélancolique postface du livre. Dans le film de Lars Von Trier, au choc avec la planète Melancholia s'en suit le noir, l'absence d'image, le silence, le néant. La fin du film était aussi notre fin et la fin de tout, la fin de la fin, d'après l'anthropologue Viveiros de Castro et la philosophe Deborah Danowski, dans leur essai *Arret de monde* (1). Le Big Bang de *Random*, lui, est éblouissant, et s'achève dans une lumière blanche irradiante.

MARIE LECHNER

(1) *De l'univers clos au monde infini*, éditions Dehors.



La comète Tchourioumov-Guérassimov

Tchour la quêt

La théorie selon laquelle la Terre est battue en brèche

Par SYLVESTRE HUET

La comète Tchouri nous en apprend belles sur l'histoire de notre planète. Elle renforce le mystère sur l'origine de nos océans. Ces derniers seraient en fait moins redevables aux comètes que le pensaient certains planétologues. Les subtiles mesures réalisées par Rosetta dans la chevelure de Tchour...

août. Une équipe de 32 scientifiques d'Allemagne, de Suisse, des États-Unis, de Belgique, avec une forte participation française, relate dans le prochain numéro de *Science* les mesures de Rosina, un spectromètre très futé. Et donne un vigoureux éclaircissement sur un sujet de discussion très vif dans le monde de la planétologie : d'où viennent nos océans de la planète bleue ? La réponse est simple : ils se sont formés en même temps que la Terre il y a 4,5 milliards d'années.

SPÉCIAL **MONTPELLIER**

Soutiens. Repéré par la styliste et mécène Agnès B. il y a dix ans, le dessinateur expose son travail à la galerie ChantiersBoiteNoire.

Abdelkader Benchamma, virtuose du trait

Consécration.

Cet artiste de 38 ans est considéré comme une figure émergente du dessin contemporain.

PAR AURÉLIE JACQUES

Parcourant parfois des pans de mur entiers, le coup de crayon reste d'une extrême minutie. Il évoque aussi bien les gravures du XIX^e siècle que le trait moderne d'une bande dessinée, ou encore, par son ampleur, les fresques murales de la Renaissance ou du street art. « *L'histoire de l'art n'est pas seulement faite de ruptures*, explique Abdelkader Benchamma, qui expose actuellement à la galerie Chantiers-

BoiteNoire. *J'aime l'idée de m'inscrire dans sa continuité.* » A 38 ans, ce talentueux artiste montpelliérain a fait son entrée dans « *Vitamin D2* », ouvrage recensant à travers le monde les dernières tendances du dessin, un genre revalorisé par les jeunes générations qui l'ont sorti du statut de travail préparatoire où il a longtemps été maintenu. Le Montpelliérain expose à Barcelone, Berlin, Milan, Dubai, ainsi qu'à Paris, où il est représenté par la Galerie du Jour, créée par la styliste et mécène Agnès B.

C'est elle qui l'a repéré voilà une petite dizaine d'années. Originaire de Mazamet (Tarn), né de parents algériens, Abdelkader Benchamma, qui se souvient d'« *avoir toujours dessiné* », est passé par les Beaux-Arts de Montpellier puis ceux de Paris, où il a vécu sept ans avant de retrouver sa région natale. A la galerie ChantiersBoiteNoire, Christian Laune évoque son travail : « *Abdelkader renoue avec une tradition perdue, celle du dessin narratif. C'est un vir-*

tuose, capable d'une extrême justesse. Mais, au-delà d'une apparente facilité, ses dessins ont de l'épaisseur, avec un point de vue philosophique. » Son univers est teinté d'absurdité, ce que l'on comprend mieux quand l'artiste évoque ses lectures : Beckett, mais aussi Sartre et la littérature existentialiste. Même si son goût pour l'éclectisme le porte naturellement vers la fin du XIX^e siècle, « *une époque où sciences et arts se mêlaient, où le cinéma faisait ses premiers pas et où la photo fixait fantômes et ectoplasmes sur la pellicule* ». Son exposition s'intitule « *Le rayon bleu* », un clin d'œil au « *Rayon vert* » de Jules Verne. A contempler la finesse du trait, on imagine le temps et l'attention nécessaires. Perfectionniste ? L'artiste confirme : « *Le moment de la réalisation est pour moi un temps d'arrêt, presque une méditation.* » ■

Jusqu'au 21 décembre, 1, rue de la Cloisonnerie, 04.67.66.25.87. Du mercredi au samedi de 15h30 à 19 heures.

DAVID MAURIZIORE/STUDIOANDIA POUR « LE POINT »

XXX | 28 novembre 2013 | Le Point 2150

72

ARTISTES

ABDELKADER Le Dessin



Sans #P.o.
2011, feutre et encre
sur toile, 460 x 380 cm.

Pour les œuvres
reproduites :
Courtesy galerie
du jour agnès b.

Culturas, La Vanguardia – September 28th, 2011

Abdelkader Benchamma / Ulrich Vogl

Dibujo expandido

Abdelkader Benchamma
Signal faible

Ulrich Vogl
She brings the rain
GALERÍA ADN
BARCELONA

Enric Granados, 49
Tel. 93-451-00-64
www.adngaleria.com
Hasta el 6 de noviembre

NOËLIA HERNÁNDEZ

Las trayectorias artísticas de Ulrich Vogl y Abdelkader Benchamma han discurrido por caminos diferentes. Vogl realiza instalaciones en las que emplea objetos de uso cotidiano, junto a sencillos dispositivos tecnológicos, en busca de una interacción con el público y el espacio que las rodea, mientras que Benchamma se centra en la práctica del dibujo, poniendo el acento en las propiedades y flexibilidad del trazo, que se vuelve imprevisible, para acabar elaborando formas complejas a modo de despliegues

que es una apuesta de la galería por introducir el trabajo de Ulrich Vogl en el mercado artístico de nuestro país. Cada propuesta ha sido concebida como parte de una es-

A ambos artistas les mueve una voluntad de experimentación

cenografía que combina las ideas de naturaleza, ambigüedad y fugacidad.

El tema principal en el trabajo de Vogl es la extensión del dibujo,

mos ver *Radion*, 2011, una delicada escultura de dibujo, y *Mirrored room-Construction lamp*, 2011. Estas piezas forman una escenografía ligeramente animada, el *making of* de las cuales queda integrado, y llaman la atención por su influencia en el espacio y su condición cambiante.

Benchamma comparte este interés por los cambios sutiles, aunque para esta muestra ha dado un salto abrupto en su propia interpretación de la noción de dibujo expandido, con nuevos desafíos técnicos que le llevan a explorar otros recur-



01

01 Abdelkader Benchamma: 'Signal faible'

02 Ulrich Vogl: 'She brings the rain'

visuales o arquitecturas gráficas.

A pesar de estas diferencias, a ambos les mueve una misma voluntad de experimentación con el dibujo, a partir de lo que coinciden en denominar una *práctica expandida* del mismo. Esta percepción es lo que ha animado a la galería ADN de Barcelona a presentar sus obras de una manera dual, a la vez

y en los tres últimos años se ha dedicado a desarrollar un proyecto en torno a la temática de la luz. A él pertenece la instalación con que se inicia la muestra: *She brings the rain*, 2011; una construcción efímera sujeta a los cambios de luz, al juego de sombras y reflejos, y al movimiento que produce el paso de los visitantes. Junto a ella pode-

mos ver la escultura, la instalación y la videoanimación. *Le signal faible*, 2011, es una serie de dibujos en los que el artista retoma la idea de invisibilidad e imprevisibilidad, con líneas que se confunden en recorridos ambiguos y acaban corporeizándose en forma de escultura, *Le mauvais point 2*, 2011. |



02

EXPUESTO

Miércoles, 28 septiembre 2011

21 Culturals La Vanguardia



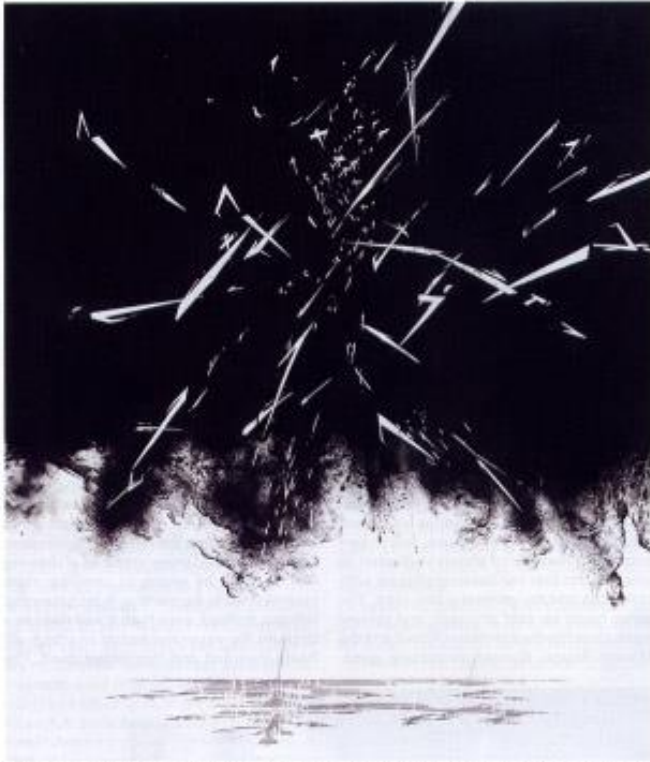
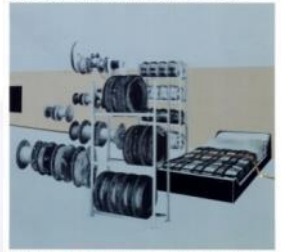
Les Inrockuptibles – September 7th, 2011



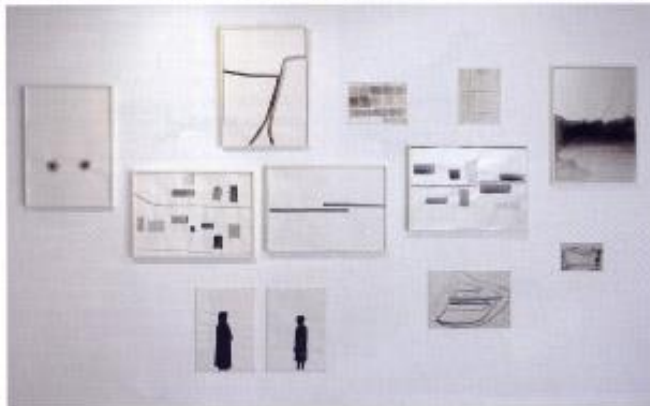
portfolio

Abdelkader Benchamma, Different Moments around the Cave #7, 2008
Loin de l'actualité du monde, Abdelkader Benchamma peint des big-bangs, des matières en fusion, entre sciences dures et science-fiction. On croise aussi parfois, chez cet artiste installé à Montpellier, né en 1975 de parents algériens, des buildings en feu, des effondrements de tours... Un monde imaginaire mais traversé par le chaos du monde actuel.

96 les inrockuptibles 7.9.2011



Abdelkader Banchamma. Sans titre, 2009. Encre, acryl, papier. 150 x 130 cm. ©Court. ADN gal., Barcelonnet. inv. acryl



Silvia Bächli. Ensemble de 12 dessins. Installation à la Fondation Daniel et Florence Guerlain, Los Mesnols (Fr.). André Nolin. Site of 12 drawings, installation at Fondation Daniel et Florence Guerlain



Franck Naud. « Les départs », 2008. Encre de couleur, feutre, vernis/boisier. 120 x 80 cm. ©Court. La Galerie perle/okéa. Paris. "Dissonances" inc. Art. seatch

production of art from the second half of the twentieth century up to the present has confirmed this with abundant examples such as Eva Hesse, Richard Tuttle, Nancy Spero, Ida Applebroog, Giuseppe Penone, Alighiero e Boetti, Francesco Clemente, Marlene Dumas, Rosemarie Trockel, Jockum Nordstrom, Johannes Kahrs, Thomas Schütte, Matt Mullican, Julie Mehretu, Toba Khedouri, Roni Horn, Gudny Rosa Ingimarsdottir, Jim Shaw, Raymond Pettibon, Barthélémy Togue, Jorge Queiroz, Jean-Luc Verna, Sandra Vásquez de la Hora, Françoise Pétrovitch, Pierre Ardouvin, Marielle Paul, Etienne Pressager, Belkacem Boudjelloul, Abdelkader Banchamma, etc. The selection of Silvia Bächli to represent Switzerland at the last Venice Biennale is just one more example.

Thus today drawing can't be seen only in terms of its relationship to sheets of paper, whether bound together in a sketchbook, notebook, travel diary or artist's book—as spotlighted by this year's contemporary drawing fair—or the immense sheets used by Matisse, Miró and Pollock. In fact, drawings began going up on walls long ago, from Sol LeWitt to David Tremlett and from Giuseppe Paolini to Jean-Michel Alberola, and talking to the streets with Keith Haring, Jean-Michel Basquiat, Barry McGee and Ed Templeton, and of course the urban practices of Francis Alys and Gabriel Orozco. And even if drawing still privileges paper, it

Art ◀ L'artiste, à mi-chemin de la BD et du graphisme, est exposé à Paris à la Galerie du Jour Agnès b. jusqu'au 26 janvier.

Benchamma, l'absurde en noir et blanc

ABDELKADER BENCHAMMA
Galerie du Jour Agnès b.,
44, rue Quincampoix, 75004 Paris,
jusqu'au 26 janvier.
Rens. : www.galeriedujour.com,
www.kaderbenchamma.com

Un plancher qui gondole, un mur qui se plisse comme un drap pris dans une porte, un trou béant, peephole qui crève une végétation luxuriante et ombragée, un énorme tas dont on n'ose imaginer ce qu'il recouvre, des pensées en cascade qui bourdonnent tel un essaim obsédant.

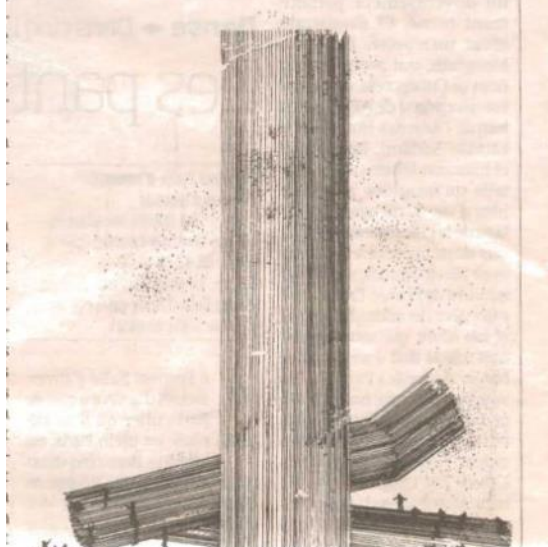
L'univers singulier d'Abdelkader Benchamma, en noir et blanc, semble régi par des forces étranges et invisibles, soumis à des mouvements contrariés, des polarités inversées. Ses

dessins épurés, réalisés directement sur le papier ou sur le mur, au feutre gouache ou à l'encre, sans esquisse préalable, mettent en scène des situations, objets ou personnages d'apparence familière qui dérapent, buggent, glissent imperceptiblement dans le fantastique ou l'absurde. Mobilier en lévitation, êtres embrassant du

L'univers singulier d'Abdelkader Benchamma semble régi par des forces étranges et invisibles, soumis à des mouvements contrariés, des polarités inversées.

vide, architectures instables, nature recomposée, écrasante, menaçante, Abdelkader Benchamma fait osciller le réel dans ses décors et scénarios minutieusement élaborés, à mi-chemin du dessin, de la BD, du graphisme, du cinéma et de la littérature.

◀ MARIE LECHNER





Pauline : Les scripteurs font les lois, pas la pluie, pas le beau temps.
 Paul : Ça sont nos ennemis Pauline et nous les aimons comme les.
 Pauline : Comme ennemis distingués par nos soins ils sont estimables.
 Paul : Nous les aimons, non ?
 Pauline : Oui Paul, quelques-uns : ils sont agents-doutiers, dans les gestes, dans les fads, dans le souffle.
 Paul : Ah ah ah !...
 Pauline : Ils ont été rebornés (Par Le souffle De La Bouche !...), sont de bons indices pour le paléolith.
 Paul : Ah Pauline... Je t'aime...
 Pauline : Paul, je t'aime...
 Paul : Mêmes nos langues...
 Pauline : Elles ne sont pas du bois dont ont fait le papier.
 Paul : En elles s'inscrit le cœur qui palpète.
 Pauline : Elles sont du Verbe dont on fait la viande.
 Paul : Ah !... Je meurs je vis je meurs je vis !
 Pauline : Assah... Paul...
 Paul : Assah... Pauline...
 Pauline : Je vis je meurs je vis je meurs...
 Paul : Je vois...
 Pauline : Je mords...
 Paul : Dévore-moi...
 Pauline : Encore...

Antoine MOREAU

« Ni jamais rien prendre au pied de la lettre !... » un épisode de Paul et Paul écrit pour le n° 49 de Papiers Libres
 Antoine Moreau, mai 2007
 Papiers Libres photographie, Jean-Noël Lafargue, 2005.
http://www.museo.wikiimedia.org/wiki/Image:Papiers_libres_museo_antoine_morau.jpg
 Copyright : ce texte et cette photo sont libres, vous pouvez les copier, les diffuser et les modifier selon les termes de la Licence Art Libre <http://www.artlibre.org>



Illustration BENCHAPPA *Ceux des autres sont les mêmes* 2007



Illustration BENCHAPPA *He thought it was a chair* 2007



Illustration BENCHAPPA *Sans titre* 2007



Illustration BENCHAPPA *My friend* 2006
 Tous les dessins, 45 x 30 cm. Galerie Geyre de la Cour, Paris et galerie ADK, Barcelone

New vibrations

Alexia Turin est une artiste moderne. Elle travaille en réseau, elle développe des recherches personnelles et invite d'autres artistes à participer aux expositions qu'elle organise au encadre à Start, journal gratuit d'art contemporain pour des adultes d'art elle est la directrice artistique. Pour rendre ses partenaires, elle dispose de tous les outils modernes dont le téléphone portable. Respectueuse de l'intimité de ceux qu'elle sollicite, elle est spécialiste dans l'art du SMS, des formules courtes et des raccourcis orthographiques. Elle a aussi et ce dès 2000 intégré le texto dans sa pratique du dessin.

C'est même avec ces dessins de SMS, ceux qu'elle envoyait ou recevait, qu'elle a obtenu le prix Caran d'Ache en 2001. Elle a aussi très vite répondu par ce biais à une interview menée par Gauthier Huber, historien et critique d'art pour le journal Suisse Come It... Mais revenons à cette série intitulée « new vibrations ». Elle relève d'une pratique qui mêle l'art et le quotidien, la technologie la plus avancée et un moyen très classique de faire des images. Le procédé est simple, le cadran du téléphone est redessiné d'un trait à main levée au feutre vert. Dans cette feuille, le message est reçu en script au feutre noir. Le fonds est parfois colorié de jaune. Ces feuilles A4 accrochées au mur ne disent rien de bien particulier, elles constituent des bribes de narrations, ouvrent à l'interprétation, renvoient à des conversations minimales par écrans interposés.

Légèrement agrandis et repris à la main avec application, les formules express et les symboles prennent du poids, échappent à



NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS

A ST CYPRIEN (PYRÉNÉES ORIENTALES), UNE EXPOSITION DÉROUANTE ATTEND LES SPECTATEURS : ENTRE STARS DE L'ART CONTEMPORAIN ET JEUNES ARTISTES AUX NOMS DÉJÀ BIEN CONNUS, LES PIÈCES SE CONFRONTENT DANS UN ENSEMBLE D'ŒUVRES QUI FAIT RÉSONNER LES DIFFÉRENTS SENS ET MODALITÉ DE L'AMOUR.

MICROCOSME POLYPHONIQUE
Texte de Juliette Soudry

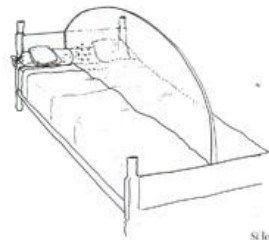
«Nous nous sommes tant aimés» signifie que l'amour est fini, qu'il est là comme un souvenir mais qu'il était passager et sans avenir. L'exposition des commissaires Kamel Mennour et Sébastien Plasat fait déjà résonner une certaine nostalgie autant qu'un rêve qui fait miroir aux douces révéries amoureuses. Les artistes, stars comme Jeff Koons, Nobuyoshi Araki, Larry Clark ou Nan Goldin y côtoient les jeunes talents émergents, parfois très jeunes comme Camille Henrot ou Kader Benchamma, mais également Virginie Barré ou Béatrice Cassol, sans oublier Claude Closky et Fabrice Hyber dans les inclassables. Autant de visions isolées qui sans jamais se répéter forment un microcosme polyphonique. Du sexe donné en spectacle et applaudi par des spectateurs d'Adel Abdelsemed, à l'humour en potentialité des pubs détournés de Closky et la « mariée célibataire » de l'installation aux miroirs reflétant la solitude d'une tasse de café démultipliée de Miri Segal, l'amour prend toutes les voies possibles et chacune des œuvres exposées est une véritable vision, que le spectateur reconnaît aisément pour sa propre vie.

Avec Jeff Koons, faire parler l'intime se mêle à des représentations en total décalage avec toute idée d'antériorité. Dans l'exposition, ses allèles de *Mad in Heaven* cassent les approches plus expérimentales, plus proches de la sensualité et de l'érotisme des autres œuvres exposées. Les mannequins enlacés des *Nanfugato* de Virginie Barré évoquent toute la tendresse, mais aussi la fragilité de l'amour, le châteaudeux de cœur qui s'étreignent, le vêtement entièrement imaginé pour l'exposition rappelle des univers avant-gardiste des années 60-70. L'artiste évoque volontiers l'univers de *Blue Op* ou de 2001 *L'Objet* et se défend de toute volonté d'hyperéalisme dans la mise en scène. Mais ses mannequins, de part et d'autres imparfaits, avec quelques traces de résine, sont dans une position si naturelle et emblématique qu'ils en paraissent tout de même vivants. Leur étroite semble éternelle et renvoie à une image de l'amour qui nous hante depuis la nuit des temps.



©Kader BENCHAMMA, solution pour dormir à deux adossés, dessin © Kader Benchamma

Photocollage-ARAKI, Sans titre, série véritablement journal, Photo 50 x 60 cm © Nobuyoshi Araki



Adossés pour dormir à deux adossés



Abdel ABDELSEMED, Real sexe 2003 - vidéo 30' © Abdel Abdelsemed

NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS

30/09
Les Collections de saint cyprien
66750 saint cyprien
04 68 21 32 07
www.collectionsdesaintcyprien.com

expe | **NOUS NOUS SOMMES TANT AIMÉS**

Si les dessins de Kader Benchamma s'appliquent à la subtilité du trait, à l'effacement des formes et silhouettes, à faire se fondre un paysage et deux corps enlacés dans son dessin mural, les peintures sur papier de Béatrice Cassol sont tout en finesse, volutes et circonvolutions. Accrochés près des cadres des photos d'Araki, les univers s'interrogent mutuellement, alors que l'on entend déjà la bande son du film *Deep Inside* de Camille Henrot. Ce court film reprend des scènes d'un film pornographique tourné en pellicule des années 70 et l'artiste a entièrement retravaillé les scènes au feutre. Travail de longue haleine, ce film nous emmène dans un érotisme à fleur de peau et mélancolique : des pétales de roses recouvrant les acteurs par moment, ou bien laissant apparaître soudain, alors que le reste des scènes demeurait caché, les deux acteurs en pleine action. Entre ce que l'on devine et ce qui se laisse voir plus nettement, ce travail tourne autour de l'idée de sensualité et rend tactile à l'écran un certain érotisme.

Du sexe donc, qui trouve une autre approche avec la vidéo de 30 secondes mise en boucle d'Abel Abdelsemed d'une performance dans une galerie de couples en train de faire l'amour, sanctionnée par des applaudissements dont on ne saisit pas vraiment le sens : distance critique face à l'amour-spectacle ou retranscription à chaud des réactions contextualisées par le lieu de la galerie. Ou le sexe peut-il être une donnée des performances ? Sa *Nuit de Noce*, écrite en néon rose, fait pointer l'œil au monde calculé des hôtels, à la luminosité faible et créatrice de rêveries. Objet de fantasmes, les visions y traquent leur naissance dans trois petits mots et cet appel du néon rose si tenu.

Les photographes de Wim Delvoye interrogeant toujours le corps biologique humain dans des images médicales imitation rayon X intègrent en une seule œuvre des thèmes fort dans cette exposition sur l'amour : la mort et la vanité, représentées de tout temps par des crânes et des os, l'au-delà du plaisir et un érotisme machinique, incarnés par ces sortes de pantins dépersonnalisés se faisant l'amour, et enfin, la science et le questionnement sur le phénomène du plaisir sexuel humain, caractérisés par ces images radiographiques. Wim Delvoye dilue ainsi l'intimité du geste sexuel en faisant émerger de multiples questionnements fondamentaux et contemporains.

des idées et des livres



Abdelkader Bekkar, dans une danse. C'est tel que l'on met les bras.

Shouf Shouf Hollanda! de Dominique Caubert : une lecture enthousiasmante qui se fait l'écho de l'intelligence, de la vivacité et de la volonté des artistes maroco-hollandais.

C'est ici que l'on met les titres d'Abdelkader Benchamma : le récit d'un dessinateur apôtre du nonsense. L'Énigme du gaucher d'Abdelkader Bekkar : une respectable tentative d'initiation à l'histoire des Druzes du Liban.

Shouf Shouf Hollanda!

Vingt-cinq ans après son apparition, le regroupement familial en Europe soulevé les controverses autour du multiculturalisme et de l'assimilation, sans que les débateurs n'insistent sur le pouvoir laissé ou confié aux individus par la société. Il est salutaire d'introduire les artistes et les écrivains issus de ces familles qui cessent alors d'être « monovalents par défaut ».

Interroger la créativité
 Professeur d'arabe maghrébin à l'Instituto Langueiras (O), Dominique Caubert est passionné par la question de savoir comment les langues se mélangent et il elle sait interroger la créativité de façon empathique et rigoureuse. On avait aimé son ouvrage *Les Mots du Blad* (L'Harmattan, 2004). Il nous semble qu'elle opposera un riche dialogue à l'épigraphie (Robert Mennel, dans son *Portrait de l'écrivain arabo-musulman et de quelques autres* (Gallimard, 2004), selon qui « ce n'est pas l'un des meilleurs desseins de l'épigraphie qui date cependant le droit à vivre au quotidien. Il faut emprunter une salle des autres ». L'épigraphie-boutade de la singularité des autres n'est-elle pas désormais, en tous points du globe, l'effet de la mondialisation? À ce débat, Dominique Caubert

apporte une contribution passionnante avec son récent ouvrage *Shouf Shouf Hollanda!*, en alle d'essai à lire et commente les propos d'artistes maroco-hollandais sur la scène culturelle néerlandaise. Cette collection de portraits et d'interviews parait à Casablanca, au moment précis où l'on célèbre quatre siècles de relations néerlandais-marocaines. Le thème du conflit des cultures-races sur le dada de Dominique Caubert. Elle a interrogé des créateurs maroco-hollandais nés entre 1970 et 1985. Un mineur et acteur, Yohya Gaier, arrivé d'Algérie à douze ans, exprime remarquablement l'histoire de l'art et de la liberté: « Le plaisir d'être qui fait le plaisir de l'autre (du Centre Theâtre) à la fin: "Ma jeunesse est plus pure que ta jeunesse" (...) « Il m'a répondu que ce n'est pas son plaisir, mais que ce n'est pas son plaisir non plus... Cela venait sans arrêt, cet orgueil marocain, et il me demandait avec de l'orgueil d'essayer d'être moi-même. »

Fouad Laroui, nouvelliste marocain de langue française qui vit à Amsterdam et enseigne en Grande-Bretagne, a bien écrit publié des poèmes en néerlandais. Dominique Caubert ne l'a pas retenu au nombre des artistes qu'elle a choisis d'interroger. Cependant, son article de Laroui nous renseigne: « Le acte de dévotion et le sentiment de ne pas être vraiment accueilli par la population ne sont pas mes délices, me dit Ghaly ou l'Osler, le quartier "maroc-tun" d'Amsterdam. » Quant aux différences, outre un sentiment "topographique" d'exclusion, moins marqué, il y a la fait, selon Laroui, que le succès néerlandais, l'été explicitement autour du concept de communisme – à l'origine, les catholiques, les protestants et le reste – est jamais polémique. Les dissensions ou tensions grégairettes restent des Hollandsais comme les autres. Aucune promesse non tenue de ce côté-là, aucun roulement. »

Hafid Bouazza, arrivé aux Pays-Bas à l'âge de sept ans, est notamment l'auteur d'un roman par nouvelles *Les Pieds d'Abdallah*. Il précise son parcours à Dominique Caubert: « J'ai écrit ma première histoire en

néerlandais quand j'avais onze ans. À cette fois, j'ai commencé à écrire en français, mais j'avais toujours le professeur maître de l'arabe vers le néerlandais. Quand j'ai commencé, j'ai toujours eu qui j'étais en néerlandais. Et Bouazza écrivait: « La culture est toujours une greffe de différentes influences et traditions: il n'y a pas de culture pure... Quelqu'un a dit que le nationalisme n'est pas un propre culte, mais seulement son propre barbarisme. »

Hilal, la nouvelle culture en train d'émerger n'a sans doute pas plus fait une vision, le promoteur Theo van Gogh, réalisateur notamment du feuilleton télévisé *Night in July*. C'est un autre film qui a inspiré son titre à l'exploration de la scène culturelle hollandaise par Dominique Caubert. *Shouf Shouf Hollanda!* fait référence au film d'Albert van Haverdts intitulé en arabe marocain *Shouf Shouf Habibi* (2004), dont les protagonistes sont une famille marocaine en Hollande et qui a rencontré une énorme succès. Achraf et maitre en scène, Chaib Massaroui, arrivé aux Pays-Bas à l'âge de dix-sept ans, en 1978, a participé au tournage de *Shouf Shouf Habibi* : l'année précédente, il avait été récompensé pour la pièce *Rabat à l'arrière* ; en dialogue rituel, son festival annuel de Théâtre aramigh, au Maroc. Massaroui prétend ne pas avoir d'humour. On s'amusera pourtant de découvrir grâce à lui l'expression cabrinate qui dit: « Coudai-est normalment, c'est déjà arrivé moi-même, ça... »

Le récit que fait de sa jeune carrière le peintre Rachid Ben Ali nous apprend que le maître Benxari a acheté quelques années de son œuvre et que le roi Mohammed VI possédait une de ses toiles, un dessin et son livre. Hilal, « une organisation contre l'écriture écrite par le projet de lui de "l'après-midi de la méditation", le moment de mort et le harcèlement au téléphone. » Si sa condition, comme Ben Ali, je repars au Maroc, j'oublie la peinture et reviens de l'écriture. »

Un « travail de l'intérieur » dans sociétés multiculturelles
 Les musiciens fondateurs du groupe Intersection, Mounim Salhi et Johnny du Mortier, rencontrés par Dominique Caubert, furent conviés à animer la réception donnée pour la remise du prix Prince Clasa à Mohammed Chafiq et à la star africaine de soul music Youssou N'Dour. Le frère de Mounim Salhi, Mounef, utilise le tamazight, en Hollande, sous l'influence du néerlandais et le chanteur qui est Johnny du Mortier, à moitié britannique par sa mère et de père néerlandais, chante en anglais, en néerlandais et même en berbère! Quant au rappeur Khalid Ouazzil, il explique: « Je suis en néerlandais, c'est bien, mais au niveau du marché international, ça ne tient pas la route. Il ne produit sous le nom de... Casablanca Connect. »

Récit de dessins
 Dans un régime qui n'est pas si différent, on a aimé l'ouvrage du jeune Franco-Algérien Abdelkader Benchamma *C'est tel que l'on met les titres*. Ce recueil de dessins joue sur la recherche que le lecteur va faire du mystérieux dessin de Benchamma à partir de cette citation de Kafka qui



Abdelkader Benchamma, dessin dans un régime. C'est tel que l'on met les titres.



Dominique Caubert a raison de conclure ainsi sa passionnante exploration: « On doit découvrir quelque chose en créant "travaux de l'intérieur" les sociétés d'après quelques-ils appartenant et que, du fait de la mondialisation de la culture, leur travail influence à son tour les autres l'après de parents qui ont bénéficié de la culture. »

Amsterdam, dans le quartier de New Distas.

littérature

des idées et des livres

(Dubrov)

Compétition internationale
 Sélection française
 De la Syrie
 Hommage à Oussay Amrallah
 Programmes hors compétition
 Ateliers et rencontres

cinéma du réel

du 10 au 19 mars 2006

M. Hassan, le réalisateur
 Abdelkader Bekkar

du 10 au 19 mars 2006

à inspirer le jeune artiste franco-algérien: « C'est à toi que ce qu'il faut à ses deux pieds, de point d'appui que ce que peuvent ouvrir en deux minutes, dans l'instant même que le tapage de la musique hall. » Peasant, C'est tel que l'on met les titres d'apparence à un récit de dessins, à son tour de la cabaretier plasticien, apôtre du nonsense, quelque part entre Glen Baxter et le cher Roland Topor. Chaque dessin est comme le relief sur une liasse. C'est de situations impossibles, impensables et marquées au coin d'une impossibilité qu'on dans Koudryane.

Les clés de la doctrine druze
 L'Énigme du gaucher d'Abdelkader Bekkar nous donne à retrouver le calife al-Hakim qui dépeint déjà Benchamma Hennich dans *La Collé de l'Égypte* (La Sorbonne et la plume, 1999). Bekkar s'intéresse surtout à la figure de Bagdad, dit Le Gaucher, de son vrai nom Ibn Kaatira, et le designe comme l'écrivain des clés de la doctrine des Druzes. Même si Abdelkader Bekkar peine à voir ses phrases et son. Il n'est pas vraiment composé, la queue de son hébreu, Hébreu, lancée dans les messages libanais, en territoire druze, à la recherche de documents sur les rapports entre l'islam et l'Église byzantine, sert de prétexte à l'initiation historique et culturelle du lecteur. La tentative est respectable. La Févocation du Liban, rare chez un auteur algérien. Abdelkader Bekkar, qui vit à Marseille, se veut un berline méditerranéen, par-delà patries et frontières. »

Hilal Jaj
 par Dominique Caubert
 L'Épigraphie-boutade
 L'Épigraphie-boutade
 L'Épigraphie-boutade
 L'Épigraphie-boutade



Shouf Shouf Hollanda!
 par Dominique Caubert
 Les Druzes du Liban
 Les Druzes du Liban
 Les Druzes du Liban

Les clés de la doctrine druze
 par Dominique Caubert
 Les Druzes du Liban
 Les Druzes du Liban

Dans les montagnes libanaises
 Berger Shouf et son troupeau.

Épigraphie-boutade
 par Dominique Caubert
 L'Épigraphie-boutade
 L'Épigraphie-boutade

Peurs et espoirs de la civilisation numérique

L'HOMME peut-il orienter la science et la technologie ou avancent-elles de façon autonome, à leur manière, un peu comme la vie, autant par hasard que par nécessité ? Vieux débat. A défaut de le trancher, il est au moins possible de réfléchir aux conséquences des prodigieux changements que nous traversons avec l'accélération de l'électronique, d'Internet, des biotechnologies et des techniques en général.

Cette civilisation numérique dans laquelle nous entrons, est-ce encore une civilisation ? A-t-elle couleur humaine ? Les Entretiens des civilisations numériques, qui ont eu lieu à Margaux (Gironde) les 6 et 7 octobre, avaient l'ambition d'apporter des réponses. Une gageure, on l'imagine. Faire venir philosophes, professeurs, artistes et experts de différents pays pour discuter de l'impact des sciences modernes sur les savoirs, les valeurs, les identités, et même sur l'espace et les corps, et pour s'interroger sur les menaces que la technologie peut faire peser sur l'humanisme, était prendre des risques. Mais les participants ont mieux pu cerner le paysage.

Les inquiétudes légitimes d'abord. Les possibles dérives sécuritaires de la société informatisée sont connues. Il est possible de tout écouter, tout enregistrer, tout infiltrer. On assiste, depuis le 11-Septembre, en particulier aux Etats-Unis, à une volonté de généralisation des surveillances. « Big Brother » ne cesse de perfectionner ses armes. L'implantation possible de capteurs dans les corps à des fins de prévention sanitaire pourrait déboucher sur un système social hyper contrôlé à l'échelle mondiale dont on craint d'imaginer la puissance.

Il y a plus noir encore, si l'on peut dire : le « meta-risque », la convergence de tous les risques. L'électronique court toujours vers le plus minuscule. Les matériaux connaissent une révolution avec les nanotechnologies, qui permettent de descendre presque au niveau des corps élémentaires. La manipulation du génome humain décodé ouvre des perspectives gigantesques. La médecine avance à toute vitesse dans la connaissance du cerveau et de l'intelligence. Or ces technologies – électro, nano, bio, neuro, cogno – convergent. Dès lors, la société

entre dans un univers vraiment nouveau où tout est rénové, pas seulement les façons de faire, mais les façons de percevoir et de penser.

Le côté obscur de cette planète n'échappe à personne. « Qui a déjà pleuré en lisant Internet ? », s'interroge Daniel Erasmus, professeur à l'Ecole de management de Rotterdam, déplorant la pauvreté (qu'il imagine provisoire) de ce média. « En Asie, les jeunes adoptent un nouveau style de vie, sans capacité de le remettre en question », ajoute Foong Wai Fong, économiste, directrice de MegaTrends Asia, qui note que « le choc émotionnel » remplace « l'esprit critique ». Le professeur Nigel Thrift, de l'université d'Oxford, poursuit en expliquant que « le monde marchand s'approprie les passions », les industriels les manipulant. Internet ne réunit-il pas sur des sites spécialisés les passionnés

de telle ou telle micro-activité, de tel poisson rouge ou de tel bizarre hobby ? Point n'est besoin d'y voir une manipulation d'ailleurs, la logique industrielle suffit.

« FOISONNEMENT D'INITIATIVES »

Conséquence ultime : la démocratie est estompée. « Les bénéfiques risquent d'être de moins en moins répartis », relève l'ancien ministre socialiste Dominique Strauss-Kahn. « Le débat politique pourrait être monopolisé par les experts ou les juristes », craint l'essayiste Joël de Rosnay.

Mais à côté de ces inquiétudes, ou plutôt derrière, la civilisation numérique fait renaître des espoirs. Les identités anciennes se perdent, mais il en émerge des nouvelles « aux carefours », note Nigel Thrift, plus nomades, plus hybrides, riches de potentialités. « La technologie permet de trouver facilement les gens qui

vous ressemblent. L'amitié va devenir la valeur d'avenir grâce aux réseaux ; elle est portable et cosmopolite », prédit-il. Michel Carpentier, ancien directeur général des technologies de l'information à la Commission européenne, se réjouit « du foisonnement des initiatives locales permises par Internet ». L'isolement des individus que certains redoutaient trouve une solution, du moins partielle.

Il en est de même d'une autre critique entendue : l'homogénéisation. Le numérique universel nivellerait les différences et les cultures. Faux, selon Joël de Rosnay : « La numérisation se déploie, mais les cultures résistent », justement parce qu'elles peuvent s'exprimer sur le Réseau et s'y enrichir. Cette capacité constitue, pour aller plus loin, la réponse au méta-risque de dominance généralisée des individus par le système. Apparaît une « intelligence collective », selon Anthony Townsend, de l'Institute for the Future de Palo Alto, au travers des blogs et des forums. L'exemple phare est l'encyclopédie Wikipedia, qui n'est pas écrite par des experts, mais qui se fait au fur et à mesure, tout le monde lui apportant ses connaissances. « Nous entrons dans l'ère de la science ouverte », dit Townsend, le contraire du monde fermé par les industriels et les experts.

En résumé, la civilisation numérique donne trois pistes de liberté. La première est, tout simplement, le droit de se déconnecter, auquel il faut veiller. La deuxième naît de la participation libre aux débats grâce au Net, bâtissant une démocratie rénovée, permanente et active. La troisième viendra de l'évolution de la politique traditionnelle.

Face aux interrogations, face aux peurs, les hommes politiques devront imposer une transparence aux discours des savants et des experts, mais aussi faire que les explications soient audibles. Il faut, établir la vérité dans toute la mesure du possible et la dire au niveau adéquat. Pour François Roure, du conseil général des technologies de l'information (CGTI) du ministère français de l'économie, il faut « élaborer une confiance informée », faute de quoi se catalyseront toutes les angoisses devant l'envahissement du numérique.

Eric Le Boucher

Haut les mains

PAR BENCHAMMA ABDELKADER



LIBÉRATION
LUNDI 2 MAI 2005

culture 33

Arts. Sujet de plusieurs expositions fourre-tout, le dessin séduit de nombreuses institutions.

L'attrait du trait



Sans titre, d'Abdelkader Benchamma à la Galerie du Jour.

I Still Believe In Miracles
Consent des Cordeliers, 15, rue de l'École-de-Médecine, Paris, 1^{re}.
Jusqu'au 7 mai. Bens. 01 53 67 40 00
et www.msm.paris.fr
Draw! Galerie du Jour agnès b.
44, rue Quincampoix, Paris IV.
Jusqu'au 21 mai. Bens. 01 44 54 55 90
et www.galeriedujour.com

Le dessin est à la mode. Tellement à la mode, que le mot se décharge de toute spécificité, recouvrant, par les hasards du calendrier et les proximités géographiques, à la fois la collection précieuse du musée Condé à Chantilly, les œuvres de Klimt chez Maillol, « Comme un rêve le dessin » à Beaubourg et au Louvre et deux expositions populaires, l'une au couvent des Cordeliers, l'autre à la galerie agnès b, entre autres (« Trait d'union » à Sète, « Bazoooka » aux Sables-d'Olonne, etc.). Première touche: on expose moins « de », que « des » dessins, nombreux, en profusion même. Normal: ça se case mieux qu'une installation ou une peinture. Et moins on peut en lister tous les noms, plus on est content, plus on met le feu aux vermissages. Ça multiplie l'offre.

Politique. « Dessins sans papier »: le sous-titre de l'expo du couvent des Cordeliers précise l'option et n'écarte pas une lecture politique (au sens de « sans-papiers, alors? ». Il s'agit de ces graphismes sur les murs qu'on n'appelle pas graffiti ou gribouillis mais *walldrawings*. Un terme plus policé, anglo-saxon, approprié d'abord par l'artiste minimal américain

Sol Lewitt et, du coup, insufflé dans l'espace de l'art. La fresque, sans la technique idoine. Ici, les murs proposés sont ceux, laissés vides, par le précédent exposé, Rikrit Tiravanija. Ils se présentent un peu comme une suite de pages monumentales, investies à un, deux (Laurent Moriceau et Petra Mrzyk) ou collectivement (Maroussa Rebecqa a invité douze amis qui se sont bien marrés). Les graphismes fugitifs du Sud-Africain Robin Rhode voisinent le vrac figuratif en adhésifs de l'Argentin Santiago Cucullu. Le tout, en contiguïté plus qu'en continuité. Aux murs, s'associent des écrans, c'est – bien sûr – l'animation.

À l'exception d'une antichambre entièrement dévouée aux sabbats muraux de Franck Rezzak, *Draw!* titre à l'impératif (« dessine! ») chez agnès b., propose en revanche des murs de dessins. Numériques (sur Palm Pilot) ou papier. Ceux-là, encadrés, sont accrochés souvent en ensembles serrés.

À Bruxelles récemment, « La beauté du diable » à la galerie Rodolphe Jansen proposait la même chose. Résurgences d'un accrochage de salon: le pan de mur prime sur le grisé des graphismes. La vision instantanée est globale. Du coup, seul sort le trait le plus classique, identifiable en trois coups de cuiller à pot: par exemple un portrait très re-



Walldrawings de Santiago Cucullu, Sammy Stein et Donald Urquhart (de gauche à droite) au couvent des Cordeliers.

connaisable de Ben Laden, tout nu (Harmony Korine). Pourquoi les artistes s'intéressent-ils au dessin? Interrogé, Georges Tony Stoll, qui fit réaliser, en mars-avril à Bordeaux, un projet entendu comme une « manipulation de l'idée de dessin », résume: « À

partir du XV^e siècle, il a eu pour fonction la préparation d'un secret: ce qui allait se passer dans la table, l'intérieur du visage, la mise en lumière du corps... Lorsqu'il n'a plus eu cette fonction, d'autres artistes l'ont conçu comme un objet exclusif, lui ont rendu son indépendance. De nos jours, la perception par les plasticiens est égalitaire: les ar-

tistes font du dessin comme de la peinture, de l'installation, de la vidéo. »

Authenticité suburbaine. Dans les deux cas présents, l'approche n'est pas vraiment autonome. Peut-être parce que la plupart des exposants sont

moins artistes « plasticiens », ressortant d'une culture des beaux-arts, que participant à des univers parallèles: graphisme, mode, presse ou bande dessinée, avec la notable influence de Robert Crumb, Pierre La Police, Willem ou

Marjane Satrapi... Et la musique: au-delà de la pochette (le Californien Raymond Pettibon, pour Sonic Youth, Laurent Fettes, pour Alan Vega et Beck), du visuel de clubs (Donald Urquhart, ami du formidable Leigh Bowery, pour la boîte londonienne The Beautiful Beast), des multiples séjours de concerts et d'adolescentes (Jean-Luc Verna), semble se préciser une tendance inverse: le musicien qui gratouille le papier. D'ailleurs, en fait de gratouiller, il s'agit souvent de celui qui, appartenant à une plate-forme « psy-folk » revendique une authenticité suburbaine, loin des grosses machines. L'exemple qui revient (trop occupé, est

d'ailleurs absent des expositions parisiennes): Devendra Banhart, baladin du monde occidental dont les petits dessinstripants s'exposent partout. Chez agnès b., figure Daniel Johnston, lequel se définit comme « artiste, chanteur, auteur et pèlerin de la musique "indie" avec plus de trente millions des centaines de morceaux et douzaines de fans ». Le postulat moderne d'une autonomie du dessin semble avoir abandonné le papier, pour se reporter plutôt sur ceux et celles qui le pratiquent. Comme une sorte d'invocation journalière: « être indien ». Le dessin, un art autographe, devient ainsi le paragon de cette revendication. ■

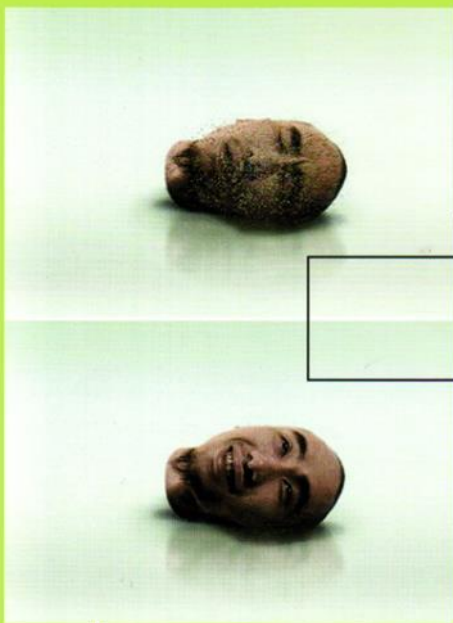
ELISABETH LEBOVICI



MATTHIEU LAPIERRE

Jeune Création

tra provocazione e anticonformismo. . . a cura di Martina Russo



CHOU Yu-Cheng
"Biotechnique" 2004

ABDELKADER BENCHAMMA
dall'esposizione "En fuite",
L'endroit, Le Havre,
maggio-giugno 2005



demander quelles prophéties les serviettes leur réservent. Autrement, ils viennent au moins dans la cuisine, pour boire un petit verre de Chianti avec moi, de ce vin qu'héberge le panneau sous l'appellation « Vin de la maison », et trinquer à ma santé et à celle de ma Patrie. Et à leur propre santé aussi, ces pauvres âmes dans les mains d'une écrivaine un peu folle et inconnue qui écrit sur des serviettes qu'elle cache sous sa jupe grise.

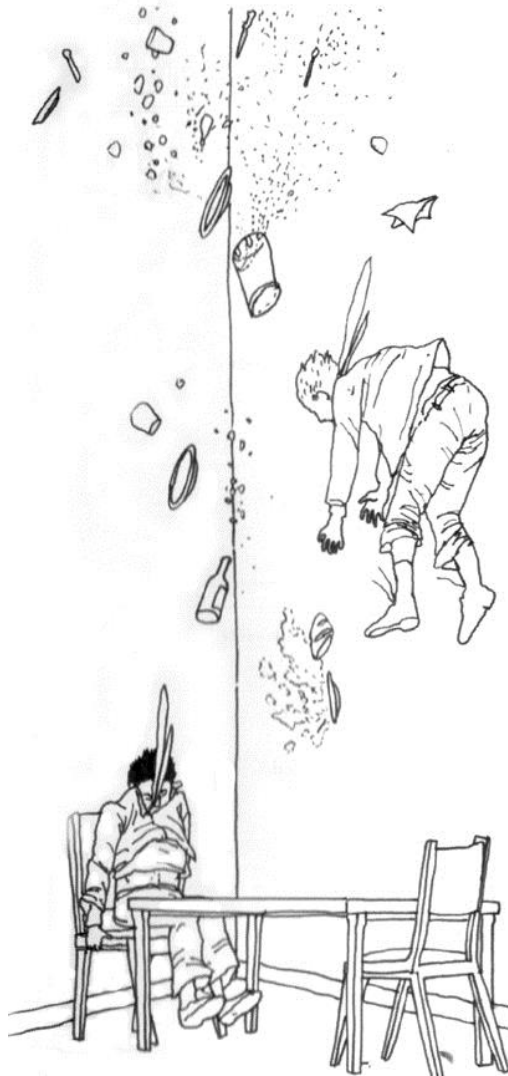
C'est à cet endroit, qui semble être le ventre mais qui ne l'est pas, qu'elle ajuste en forme de bosse les pourboires qui lui permettront de retrouver le trou noir de Spielberg, la terre des lâches qui descendent de vice-rois courageux, où l'on ne sait rien des pyramides et où l'on dort en une sieste éternelle, en murmurant les noms de Maradona et Gardel jusqu'à l'épuisement... le doigt levé.

Le seul qu'on nous ait jamais appris à lever.

*A Diego, Aurelio et au grand petit
Guatémaltèque, Julio.
Spaghetti Argentine.*

*A Diego, Aurelio y al pequeño gran
guatemalteco, Julio.
Spaguetti Argentino.*

1. Expression familière pour désigner les habitants de Mexico.
2. Habitante de Buenos Aires.



Retour d'Athènes : le souci de soi

Ce qui interpelle dans l'exposition *Retour d'Athènes*, c'est la nécessité de dire « je ».

Dans *Comment j'ai attaqué la CAF*, Jeane Derome harcèle le bâtiment de son arrondissement pour récupérer ses droits. Prospectus détournés de leur contenu, intervention commando avec ses propres enfants ; occupation de la chaussée avec témoin, lecture de textes, performance musicale et convocation de la presse pour finalement obtenir gain de cause : un original de la CAF certifiant le versement des sommes dues. En inversant le binôme autorité/victime, Jeane Derome nous laisse clairement entrevoir que tout est encore possible.

Partir/Rester de Maïa Fastinger nous emmène dans une aventure photographique au-delà de nos frontières et à la rencontre de l'éphémère : une cabane, un jean sur un fil à linge, un jeune homme devant une revendication politique peinte sur un mur. Maïa nous dit que ce que l'on voit ici et maintenant ne sera pas là demain. Présence étrange de ces sacs plastiques multicolores dont le parcours colle au vagabondage de la photographe comme un signe reconnaissable à tout instant ; quelque chose qui rassure, loin de la mise en scène des villes.

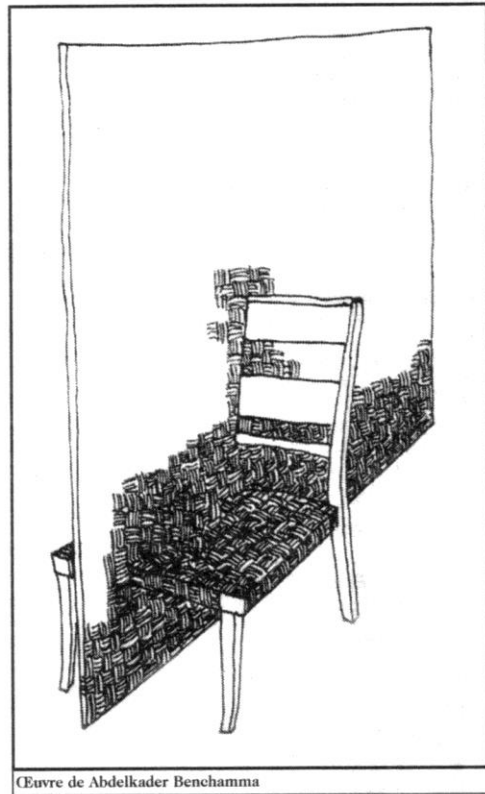
Dans les dessins d'Abdelkader Benchamma, *Les derniers seront les derniers*, il y a un assentiment de la fatalité qui confine le dessinateur à son environnement le plus proche : le mur, la chaise, le lit, le fer à repasser. Dans le cheminement de son imaginaire, Abdelkader nous donne à voir des objets-sculptures ou des espaces-objets par un recouplement ou une distorsion des informations. De là se créent des auto-fictions sur la place de l'autre dans son lit, ou sa propre place dans le lit de l'autre. La présence du voisin du dessus par le dessous de ses meubles, une chaise qui devient mur par l'évanescence de son canevas... visions psychotropes, manifestation de l'ennui, dédoublement de la personne ? Peut-être une envie de dire des choses qui ne s'expriment pas.

Enfin, une vidéo de Lucien Pelan : *Nu à la lampe...* où l'artiste se filme nu au-dessus d'une vallée dans un corps à corps avec sa caméra. La tentative dingue de vouloir s'immerger au petit matin dans un décor et une lumière fortement picturale, pour nous laisser voir au plus près de la peau, ce que c'est que d'affronter la nature avec ses plus simples attributs et dans un vent glacial.

Au delà de l'abondance des propositions (quinze artistes), *Retour d'Athènes* interpelle aussi par la fraîcheur presque naïve de certains travaux ... à voir.

KARIM GRANDI-BAUPAIN

Retour d'Athènes : Exposition des artistes de Marseille et Montpellier présents à la Biennale d'Athènes. Jusqu'au 3/04 aux Ateliers d'Artistes de la Ville de Marseille (Bd Boisson, 4^e). Une production de l'Espace Culture.



Œuvre de Abdelkader Benchamma

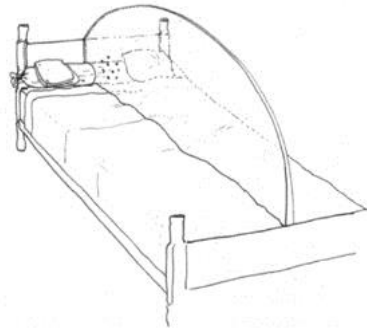
feuilles d'études de Benchamma, que son « étonnant ensemble de carnet multiplie les pièges afin d'ycapturer corps et visages ».

Voyageur sans affectation, il a déjà dessiné en Chine, au Ghana, au Maroc. Son intérêt pour la littérature contemporaine innerve son regard et ses œuvres. Il a, en même temps, le sens du renversement des rôles obligés, le goût intrépide des métamorphoses et une vraie rigueur dans la monstration du décalage auquel il voue son travail actuel.

On a déjà aimé, il y a trois ans, d'autres dessins, plus traditionnels, qui étaient d'une belle vitalité. On a vu aussi des peintures et aujourd'hui il ne néglige pas d'inventer des objets improbables qu'il réalise comme s'il obéissait à quelque commande surmaternelle.

Abdelkader Benchamma fait partie des artistes sélectionnés pour la Biennale des jeunes créateurs d'Europe et de Méditerranée qui s'est déroulée successivement à Montpellier, Athènes et Marseille entre mars 2003 et février 2004.

SALIM JAY



Solution pour dormir à deux abstinents

« Solution pour dormir à deux abstinents »
par Abdelkader Benchamma.

Métamorphoses de la réalité

Né à Mazamet en 1975 de parents algériens, Abdelkader Benchamma vit à Paris. Diplômé d'expression plastique à l'école des Beaux-Arts de Paris, il a notamment fréquenté les ateliers de Buraglio et Vélickovic. Dès 2001, son travail est repéré et salué par Philippe Dagen qui écrit dans *Le Monde*, à la faveur d'une exposition collective intitulée « Dessins en cours », devant les